

Amélie au pays des souvenirs

Roman

Andrée Sauriol

1948

1

Amélie allait être légèrement en retard pour son cours de piano. Elle n'aimait pas être en retard. Mais c'était la mi-décembre et il neigeait abondamment. De gros flocons vaporeux. Certes, elle aurait préféré jouer dehors jusqu'à l'heure du souper. Mais Amélie était une petite fille sage et pour rien au monde, elle aurait voulu décevoir sa mère, une artiste-peintre et une musicienne.

La fillette portait un manteau de gros drap bleu foncé avec une tuque rouge à pompons, un foulard rouge et des mitaines rouges. Une tenue très à la mode à l'époque. Aux pieds elle avait des bottes fourrées de laine de mouton. Bottes qu'on enfilait sur des souliers. On appelait ça des pardessus.

Il était presque 17h00. Amélie se hâta. Heureusement, la maison des demoiselles Aubut située près de la gare de chemin de fer, n'était pas très éloignée de celle de ses parents. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'à neuf ans, elle pouvait s'y rendre seule au soir tombant. De toute manière, c'était une rue tranquille dans une petite ville de banlieue paisible où tout le monde se connaissait.

Cela ne voulait pas dire que tout le monde s'aimait, bien entendu. Derrière les sourires, il y avait les propos malveillants et autres commérages. Un sport paroissial abondamment pratiqué. Sans parler de ce qui pouvait se passer derrière les portes closes.

Chemin faisant, Amélie passa devant la maison du docteur Rochon. Le docteur Rochon n'était pas le médecin de la famille. Non, c'était plutôt le docteur Bellemarre, celui qui demeurait au-dessus de la pharmacie, qui l'était. En fait, le docteur Rochon l'intimidait avec ses airs de grand seigneur alors que le docteur Bellemarre la rassurait avec ses manières de bon grand-papa.

Quelques maisons plus loin, il y avait la maison du notaire Latreille. Il était le père de Mireille, une compagne de classe, laquelle deviendrait notaire comme son père dans une vingtaine d'années. Mais n'anticipons pas.

Pour l'instant, Amélie arrivait en vue de la demeure des demoiselles Aubut. Mademoiselle Rachel était celle qui enseignait le piano. L'autre demoiselle s'appelait Jeanne d'Arc. Celle-là était maîtresse d'école.

Et tout comme le docteur Rochon, Jeanne d'Arc intimidait Amélie. Elle avait l'air sévère et à l'école, les élèves l'avaient surnommée "la sorcière." À tort probablement, mais les enfants sont souvent cruels. Quoiqu'il en soit, Amélie, encore trop jeune pour être dans sa classe, n'avait pas hâte d'y être. Q Hors quand Amélie prenait ses leçons de piano, Jeanne d'Arc n'était pas encore arrivée.

Amélie sonna à la porte.

Mademoiselle Rachel vint lui ouvrir avec un bon sourire. C'était une petite femme d'une trentaine d'années environ. Toujours vêtue de noir, elle avait une chevelure couleur jais et de grands yeux tristes. Discrète et timide, on disait d'elle qu'elle était un peu folle. Amélie ne la percevait pas comme ça.

Elle n'était qu'une enfant mais possédait un sens inné pour déceler la vraie nature des gens. Mademoiselle Rachel était simplement différente. Comme Amélie d'ailleurs. Et puis mademoiselle Rachel avait beaucoup d'indulgence pour la pianiste en herbe qu'elle était.

Amélie ne deviendrait jamais une virtuose mais elle était pleine de bonne volonté. Mademoiselle Rachel l'appréciait beaucoup. Un exemple : Amélie souffrant souvent de maux de gorge, il n'était pas rare que, la leçon terminée, mademoiselle Rachel lui donne des petits pots de miel pour sa gorge. Un pot de miel blond et un de miel brun.

Le piano trônait dans le salon. Une pièce aux murs sombres, au plafond haut. De lourdes tentures en velours rouge foncé, des fauteuils recouverts de velours vert foncé, un tapis persan ajoutait à l'atmosphère feutrée des lieux. Un décor étouffant diraient certains. Et peut-être qu'ils auraient raison.

2

La leçon de piano terminée, Amélie reprit le chemin de la maison familiale. Il neigeait toujours. Quand elle fut rendue, on distinguait à peine la maison en briques rouges avec sa véranda de bois qui longeait deux côtés de la demeure. Une belle vieille maison entourée d'arbres centenaires présentement dénudés.

Amélie y habitait avec ses parents Berthe et Lucien, son jeune frère Pierre et sa grand-mère maternelle, Florida. Amélie entra par la porte du côté (celle qu'on utilisait pratiquement tout le temps). Ça sentait le ragoût de boulettes. Un des plats favoris de son père. Pas tellement celui d'Amélie mais elle avait faim.

On ne tarda pas à se mettre à table. D'abord on récita le bénédicité. Lucien, sans enthousiasme, mais Florida y tenait. Et comme elle avait participé, pour une bonne part à l'achat de la maison, son gendre se pliait au rituel.

Ensuite on mangea en silence. Pourquoi en silence ? Et bien, parce que Lucien ne supportait pas que l'on parle à table. À dire vrai, il ne supportait pas grand chose. Surtout quand il revenait du travail, fatigué. Et il l'était souvent.

Il faut dire qu'il se levait très tôt le matin pour prendre le train qui le menait à Montréal où il travaillait à la succursale de Postes Canada. Un travail bureaucratique qu'il détestait. Sa famille en payait le prix. Conséquemment, il fallait s'ajuster à ses humeurs à géométrie très variable. Il suffisait d'un rien pour le mettre en rogne.

.....

La famille Daigneault n'avait pas toujours demeuré à Dorion Vaudreuil. Avant, elle habitait à Montréal sur la rue Berri. Une grande maison à deux étages qui appartenait à Florida, laquelle était veuve depuis plusieurs années. Alfred, son mari, était décédé d'une cirrhose du foie. On ne le disait pas trop fort mais Alfred buvait comme un trou. Paix à son âme.

Cela dit, ne voilà-t-il pas que rue Berri, quatre ans auparavant, s'était produit un événement épouvantable. Un matin, avant de quitter pour le travail, Lucien avait battu Berthe à un point tel qu'elle était couverte de bleus. Ce n'était probablement pas la seule fois, mais c'était la première fois qu'Amélie en avait conscience.

Du salon où elle s'était réfugiée avec son jeune frère Pierre, tous deux blottis contre Florida, on entendait les cris et les pleurs de Berthe. Et les éclats de voix de Lucien. Horrible !! Après le départ de Lucien pour le travail, Berthe, Florida et les deux enfants, étaient partis vivre pendant quelque temps chez la tante Eugénie.

Que se passa-t-il ensuite ? Lucien dut faire amende honorable puisque Berthe, Florida et les enfants réintégrèrent le domicile familial. Peu de temps après, la famille déménageait à Dorion Vaudreuil.

Plus précisément dans la paroisse Sainte-Trinité, la plus ancienne et la plus belle. L'autre paroisse, la paroisse Saint Jean-Baptiste plus récente, était beaucoup moins intéressante du point de vue architectural.

Quoiqu'il en soit, Dorion Vaudreuil était une jolie ville de banlieue. La vie y serait moins trépidante qu'à Montréal. Du moins, la famille le souhaitait. Une question demeurerait cependant. Pourquoi Berthe avait-elle décidé de reprendre la vie commune avec Lucien ? Avait-elle cru pouvoir le changer ?

Ou peut-être que c'était simplement parce que l'on ne divorçait pas à l'époque. L'Église catholique le considérait comme un péché mortel. De plus le code civil du Québec ne le permettrait qu'à compter de 1968. Voilà comment c'était avant la Révolution tranquille.

N'empêche qu'Amélie, âgée de cinq ans à l'époque de la terrible scène, avait été marquée au fer rouge. Traumatisée pour très longtemps. Elle revoyait sans cesse sa mère meurtrie et en larmes. Certes, les enfants sont résilients. Mais quand on vit au sein d'une famille où peut éclater une crise à tout instant, on n'oublie pas.

3

Après le repas du soir, Lucien avait l'habitude de se retirer dans son bureau pour griller une cigarette et lire. Dans ce lieu sacro-saint, il y avait une bibliothèque en chêne. Une bibliothèque bien fournie où trônait la Somme théologique de Saint Thomas d'Aquin. Un type qui avait vécu dans les années 1200 et qui avait écrit que les femmes n'avaient pas d'âme.

Évidemment, il y avait d'autres ouvrages aussi. Des essais, des écrits politiques, des classiques, Balzac, Stendhal, Zola etc... ainsi que des romans policiers. Lucien étant un amateur du genre. Sur le dessus de la table de travail, également en chêne, un buste de Molière en bronze. Deux fauteuils confortables complétaient le décor.

Parfois, quand Lucien était bien luné, les enfants étaient admis dans la pièce. Leur père se transformait alors en conteur. Il inventait des histoires comme celle du Vieux de la Montagne et du Loup bleu, par exemple. Pierre et Amélie, buvaient ses paroles et en redemandaient.

Leur père était beau, grand et fort et ils le craignaient, sauf quand il leur racontait des histoires. Des moments privilégiés, qu'ils savouraient à petites doses comme une potion magique.

.....

Pendant que Lucien prenait ses aises dans son sanctuaire, Berthe et Florida débarrassaient la table et lavaient la vaisselle en parlant à mi-voix. Pour leur part, Amélie et son frère Pierre s'installaient à la table de la cuisine pour faire leurs devoirs. Une table en arborite gris comme il y en avait à peu près dans tous les foyers. Plus solide que la mélamine ce matériau avait été mis sur le marché par la compagnie Arborite, pionnière dans le domaine depuis 1942. Amélie aurait préféré travailler dans la salle à dîner mais la place servait d'atelier à sa mère. La grande table en ébène débordait de pinceaux, de toiles, de cahiers à dessin et de cartons de toutes les couleurs.

Berthe était une artiste et ça paraissait. Le rangement n'était pas son fort. Tout le contraire de son mari qui détestait le désordre. On peut sans doute en déduire qu'il y avait là une sérieuse pomme de discorde entre les époux. Bien que ce ne soit pas la seule. Mentionnons simplement que Lucien n'avait plus jamais levé la main sur Berthe. Mais il gueulait souvent pour un oui ou un non.

4

Les gens, qui connaissaient le couple Daigneault, se demandaient pourquoi deux êtres aux intérêts aussi différents avaient uni leur vie. Ils s'étaient mariés sur le tard. À 30 ans. C'était vieux pour l'époque.

Ils venaient de milieux différents aussi.

Avant de décéder, Alfred, le père de Berthe était disquaire à Saint-Henri. Peintre à ses heures. Dès l'âge de sept ans, Berthe prenait des leçons de violon. À 18 ans, elle fréquentait l'École des Beaux-Arts. Berthe n'avait qu'un frère, Frédéric, un pianiste de concert, mort trop jeune d'une leucémie foudroyante.

Le père de Lucien, lui, était un colporteur, un peddler comme on disait à l'époque. Il voyageait de ville en ville pour vendre divers objets. Comme de l'eau embouteillée qu'il présentait comme étant de l'eau bénite miraculeuse

Tout un numéro celui-là. Il ne revenait à la maison que pour faire des enfants à Laurette, son épouse. Il lui en avait fait huit avant de crever d'une embolie cérébrale suite à un défi qu'il avait relevé.

Grand et très fort, se prenant pour une émule de Louis Cyr, il avait soulevé une charrette pleine de grosses pierres. Le tout d'une pesanteur de 2,200 livres. Cet exploit avait mis fin à sa carrière de peddler ainsi qu' à sa vie.

Peu de temps après, Laurette mourait à son tour. D'épuisement, sans doute. Sur les huit enfants du couple, un étant mort en bas âge, il en restait sept. L'aîné, Antonio, était financier à Wall Street, le centre de la finance mondiale. Ensuite venait Hector. Lui était avocat. Adolphe possédait plusieurs terrains à Chambly.

Georgienna, l'aînée des filles, était entrée au couvent, chez les Soeurs grises. Germaine était mariée au Secrétaire général de l'Office du Crédit agricole à Québec et ami personnel de Maurice Duplessis, le PM du Québec. Aurore avait épousé un marchand de cigares, Ricardo Alvarez. Lequel ferait faillite par la suite. À cause d'une concurrence déloyale. À l'époque, ça jouait dur aussi.

Quoi qu'il en soit, on pouvait considérer que cinq des membres de la famille de Lucien "avaient réussi". En contre-partie, Lucien, le benjamin, avait dû abandonner des études en mathématiques, faute d'argent.

Pour gagner sa vie, il avait d'abord travaillé au Canadien Pacifique où, suite à un accident de travail, il avait eu le pouce droit tranché. Finalement, il était entré à Postes Canada où il faisait du travail de bureau. Un poste, sans grande envergure, qu'il jugeait indigne de ses capacités. Il en éprouvait une insatisfaction permanente, laquelle n'améliorait pas son caractère colérique.

Contrairement à son époux, Berthe était naturellement liante, avait des amies, faisait partie du Cercle des Fermières, alors que Lucien ne voulait pas voir un chat. Pas de relations de bon voisinage dans son cas. Son attitude distante n'invitait pas au dialogue pas plus que de prendre un verre avec lui. D'ailleurs, Lucien buvait très peu. Et à l'occasion seulement. Heureusement, parce qu'il n'avait pas l'alcool joyeux.

Cependant, Berthe et Lucien s'entendait sur un point.

La qualité du français écrit et parlé.

À neuf ans Amélie possédait déjà un vocabulaire très étendu. Exemple : un jour la maîtresse d'école avait demandé aux élèves de trouver un synonyme pour le mot "ermite", Amélie était la seule à lever la main : "Anachorète, avait-elle répondu.

Une réponse qui lui avait valu des félicitations de la part de l'enseignante. Mais pas tellement de la part de ses compagnes de classe qui la qualifièrent de "chouchou de la maîtresse". Amélie avait alors compris qu'il ne faisait pas bon se montrer plus savante que les autres.

5

Toujours est-il que, mine de rien, Berthe était vite devenue l'artiste de la localité. Ses fleurs peintes à l'huile sur velours, un style très prisé à l'époque, se vendaient comme des petits chaudières. Les paysages qu'elle peignait sur de grandes toiles, signés de son nom de fille : Berthe Payette, étaient aussi très populaires.

Et que dire de ses talents de violoniste. Bref, sa renommée comme peintre et musicienne lui conférait une forme d'indépendance vis-à-vis de son irascible époux. D'ailleurs, le fait de signer ses toiles de son nom de jeune fille était significatif.

Cette année-là, Berthe avait accepté de confectionner bénévolement des ailes d'anges en carton pour la crèche vivante organisée à l'occasion d'une fête paroissiale. Aussi, elle y jouerait du violon avec, au piano, son amie et accompagnatrice, madame Chartrand. Évidemment, Amélie, comme plusieurs fillettes de son âge, allait personnifier un ange. Très excitée, elle attendait ce moment avec impatience et disons-le, un brin d'anxiété. Amélie manquait de confiance en elle.

Et pourtant, elle était jolie, intelligente, une première de classe. Mais elle se sentait à part des autres. Différente. Très grande pour son âge, gauche. À l'école on l'appelait "la grande bardiche". Ce n'était pas un compliment.

La bardiche, étant une arme d'hast munie d'un manche recourbé, on utilisait le mot pour ridiculiser quelqu'un. Rien pour rassurer un ego fragile. Plus tard, beaucoup plus tard, on célébrerait Amélie, sa sveltesse, ses longues jambes, son profil de madone, mais elle ne le savait pas encore.

Elle ne savait pas non plus qu'elle assisterait à l'avènement de la télévision puis, de l'ordinateur. Elle ignorait qu'en 1963, John F. Kennedy serait assassiné. Qu'en 1969, il y aurait le Festival de Woodstock et qu'on irait sur la lune. Sans parler du mouvement Flower Power et du, célèbre Bed-in pour la paix de Yoko Ono et John Lennon. Et puis, qu'une trentaine plus tard, il y aurait le 11 septembre 2001 et l'attaque contre les tours jumelles du World Trade Center. Leur écroulement. La guerre d'Irak, les attentats terroristes et tout le reste. Amélie ignorait aussi aussi serait mère et grand-mère. Qu'elle écrirait un jour. Qu'elle vivrait jusqu'à un âge avancé. Si elle avait su ...

En 1948, Amélie ne savait rien de tout cela.

Elle n'était pas malheureuse mais pas heureuse non plus. En fait, elle était écartelée. Oui, écartelée et se sentait vaguement coupable. Coupable d'aimer son père, alors qu'elle aurait dû le détester pour sa violence et ce qu'il avait fait à sa

mère. Ainsi avait-elle l'impression de la trahir. En 1948, Amélie vivait dans un univers tout en demi-teintes. Ni tout à fait noires, ni tout à fait blanches. Une position très inconfortable pour une enfant.

6

Vers 19h30, l'heure du coucher pour les enfants approchait. Berthe était très stricte à ce sujet. Peut-être était-ce en partie parce qu'elle voulait éviter que les deux jeunes se chamaillent et dérangent leur père. Ce qui arrivait parfois. Les réactions paternelles n'étaient jamais positives dans ces moments-là.

Néanmoins, Amélie avait la permission de lire au lit jusqu'à 20 heures. L'enfant adorait la lecture. Étrangement ou pas si étrangement que ça, cette passion, elle la tenait de son père, un grand lecteur.

Notons, que Lucien avait aussi ses bons moments. Rares, mais c'était à prendre ou à laisser. Lucien était un homme de son temps. Roi et maître sous son toit. N'oublions pas que les femmes n'avaient obtenu officiellement le droit de vote qu'en en 1941. Après une longue bataille.

Ceci étant, et même si plusieurs d'entre elles travaillaient à l'extérieur, à la maison, le mari était le patron. Une femme doit obéissance à son mari et tutti quanti.

.....

Dans ses bons moments, Lucien aimait bien piloter son aînée dans ses lectures. Ainsi sur ses conseils, Amélie avait lu tous les romans de la Comtesse de Ségur. Entre autres "Les petites filles modèles", "Les Malheurs de Sophie", "Un bon petit diable". Les principales héroïnes de la série, Camille et Madeleine de Fleurville ainsi que Sophie Fichini n'avaient plus de secrets pour elle.

Récemment, elle avait commencé à lire les romans de la Collection Signe de Piste. Une collection française de romans d'aventures pour la jeunesse, créée en 1937. Et puis, il y avait aussi les albums de la Semaine de Suzette.

Il s'agissait là d'un recueil d'histoires pour les fillettes, parues pour la première fois en 1905. Chaque année, Amélie recevait un album pour les étrennes. Pour faire bonne mesure, son frère Pierre, avait toujours un album de Spirou et Fantasio, une série de bandes dessinées dont les jeunes raffolaient.

Et oui, chez les Daigneault, Noël était une journée de réjouissances et de boustifaille comme dans tous les foyers "normaux". La semaine précédant la période des Fêtes, Berthe et Florida passaient des heures à confectionner des tourtières et des tartes en écoutant l'opéra à la radio.

Vers 17h30, pendant qu'elles dressaient la table pour le souper, c'était l'heure d'une émission spéciale. Le Père Noël s'adressait aux enfants en énumérant tous les prénoms. Pierre et Amélie l'écoutaient religieusement.

Et quand le " bon vieux à la barbe blanche" prononçait leurs prénoms, ils étaient fous de joie. À neuf ans et sept ans, croyaient-ils vraiment au Père Noël ? Probablement pas. Mais ils étaient fidèles au rendez-vous quotidien quand même.

À Postes Canada, la période des Fêtes était très occupée. À cause des envois de nombreux colis et de milliers de cartes de souhaits que tout le monde s'écrivait. Si bien que Lucien Daigneault revenait du travail complètement vanné. Encore plus impatient qu'à l'accoutumée. Ce qui n'était pas peu dire.

Dès son arrivée, on se mettait à table et le silence était de rigueur. Puis venait l'heure du coucher pour les enfants. Pas de discussion, naturellement.

7

Amélie avait congé de leçons de piano pendant la semaine précédant Noël. Si bien qu'elle allait parfois prendre le goûter chez madame Blais, une amie de sa grand-mère Florida. Madame Blais avait une petite-fille de l'âge d'Amélie, Lise, qui habitait à Québec, mais qui venait souvent passer quelques jours chez sa grand-mère.

Quand elle le faisait, c'était une fête pour les deux fillettes qui s'entendaient à merveille. Trois jours avant Noël, madame Blais leur demandait de l'aider à décorer le sapin installé dans le salon.

Les petites s'amusaient alors à suspendre les boules de toutes les couleurs, les glaçons, les figurines et tout ce que l'on voudra. Cette année-là, il neigeait à plein ciel et par la fenêtre panoramique du salon, on pouvait voir les flocons tomber en rafales sur le lac des Deux Montagnes près duquel la maison de madame Blais était construite.

Un spectacle magique. Un moment inoubliable.

Après le goûter, Amélie revenait chez-elle gavée de biscuits au chocolat, imaginant un Père Noël filant dans le ciel avec son traîneau et ses rennes.

À cette époque, comme on avait ni télévisions, ni ordinateurs, ni téléphones intelligents, les enfants pouvaient encore laisser libre cours à leur imagination.

Amélie, qui en avait à revendre, ne s'en privait pas.

D'ailleurs, c'était cette même imagination qui la poussait à entendre des bruits suspects dans le grenier. Ou encore à vérifier sous son lit avant de s'endormir. Au cas où un monstre s'y dissimulerait.

8

Enfin le jour, tant attendu, arrivait.

Les Daigneault n'assistaient pas à la messe de minuit. À cause des enfants, qu'ils estimaient trop jeunes pour veiller aussi tard ou rester seuls à la maison sans surveillance. Toute la famille irait à la messe le 25 au matin. Lucien, n'étant pas des plus fervents, s'y rendrait comme les autres, mais à reculons.

Après la messe, on déballait les cadeaux. De ce côté-là, les enfants Daigneault étaient choyés. Mis à part les albums de contes, Amélie recevait toujours une poupée. Elle en avait toute une collection. Parfois elle les alignait sur son lit et leur "faisait l'école". Elle recevait aussi des albums de poupées en carton à découper et habiller. Pierre avait des camions petits et gros et cette année-là, un train électrique.

Il y avait aussi des bas de Noël dans lesquels, les enfants trouvaient des bonbons, différentes babioles et un pot d'olives. Pourquoi un pot d'olives ? Parce qu'ils en raffolaient tous les deux.

Et oui, à l'époque, les olives étaient une denrée de luxe qu'on ne consommait régulièrement chez les Daigneault.

Ensuite on prenait le repas de Noël. Dinde, atocas, pommes de terre en purée, tourtière. Pour dessert, un gâteau confectionné par Berthe qui excellait dans la pâtisserie. On passait ensuite au salon où Berthe se mettait au piano. On chantait en chœur des airs de Noël.

Même Lucien chantait. Florida aussi. Et elle, qui ne portait pas nécessairement son gendre dans son cœur, se prenait à lui sourire. Un moment de trêve. Quitte à reprendre les hostilités plus tard.

.....

Le surlendemain de Noël, Lucien retournait au travail.

Pendant ce temps, Florida, Berthe et les enfants allaient rendre visite à des parents qui habitaient la même ville. Il s'agissait de Léo, de son épouse Marie et de leurs enfants. Sans oublier la tante Emma, belle-soeur de Florida et mère de Léo.

Cousin Léo, un petit homme mince d'une quarantaine d'années, possédait une boucherie sur la rue principale. Parenté oblige, il faisait souvent des bons prix aux Daigneault. Une gracieuseté très appréciée, il va de soi.

Et ce, même si Léo élevait des porcs dans la cour arrière de sa boucherie et en égorgeait un de temps à autres. Les cris de la pauvre bête résonnaient dans toute la rue. Des plans pour devenir végétarien du jour au lendemain.

Mais à cette époque, la notion de véganisme n'existait pas. Du moins. si elle existait on l'ignorait à Dorion Vaudreuil.

Physiquement, Cousine Marie offrait un contraste frappant avec son époux. Grande, très forte, elle devait peser près de 300 livres. Une légère moustache ornait sa lèvre supérieure. Qu'à cela ne tienne, elle était accorte et amusante. Un peu commère sur les bords. Si l'on voulait connaître les derniers potins, on savait à qui s'adresser.

Léo et Marie avaient trois enfants. Jacques l'aîné, un grand adolescent, saluait poliment la visite. Puis s'éclipsait aussitôt. Claire, d'un an plus âgée qu'Amélie, ne détestait pas jouer à la grande sœur avec sa cousine. Le petit dernier, Léopold, n'était encore qu'un bébé.

Après avoir embrassé tout le monde, Florida descendait chez Emma avec Pierre. La tante Emma, percluse de rhumatismes, se déplaçait difficilement. Si bien qu'elle habitait le logement du dessous. Comme ça, sa bru pouvait descendre lui donner un coup de main. Ce qu'elle faisait sans rechigner.

Quand Florida allait lui rendre visite, Emma demandait toujours à voir son petit-neveu. La vieille dame adorait Pierre et le gâtait outrageusement. Pierre ne s'en plaignait pas, on s'en doute.

Le garçonnet était beau comme un cœur, avait une intelligence bien au-dessus de la moyenne et savait se montrer charmant avec les dames. Pas avec sa sœur en

tout cas. C'était toujours lui qui initiait leurs fréquentes disputes. Et bien entendu, Amélie tombait dans le panneau presque à tout coup. Combien de fois, ne s'était-elle pas fait dire : "La plus raisonnable cède." Et elle cédait. Amélie voulait tellement plaire aux autres qu'elle n'avait pas encore appris à s'affirmer.

9

Pendant que Marie et Berthe prenaient le thé dans la cuisine, Amélie et Claire allaient dans la chambre de celle-ci, admirer les cadeaux que la fillette avait reçus.

Et papotaient. Claire surtout. Amélie écoutait. Que pouvait-elle raconter d'ailleurs ? Amélie ne tenait pas à parler de sa vie privée. D'autre part, les deux fillettes n'avaient pas les mêmes goûts. Claire était plutôt sportive et lisait peu. Elles étaient cousines mais sans plus.

Claire, qui était dans la classe de Jeanne d'Arc Aubut déblatérerait contre elle : "Une vraie vache ! Toi qui prends des leçons de piano avec sa sœur, tu dois bien le savoir, fit-elle.

Claire n'était pas très discrète (un trait qu'elle avait en commun avec Marie, sa mère). Si bien qu' Amélie l'avait vue venir avec sa question et n'avait pas l'intention de tomber dans le panneau : "Je prends des leçons depuis quelques mois seulement et je ne la rencontre jamais."

"Et Rachel, comment la trouves-tu?"

"Très gentille."

"Tu ne la trouves pas un peu folle ?"

"Pas du tout." Amélie ne savait pas pourquoi mais elle préférait taire le fait que Rachel avait l'air triste parfois.

"Comme ça, tu n'es pas au courant ?"

"Au courant de quoi ?" Amélie, curieuse malgré sa résolution d'éviter tout commérage.

"Jeanne d'Arc hait Rachel. L'autre jour, j'ai entendu maman parler d'elle avec une amie. Il paraît qu'avant la guerre, Jeanne d'Arc avait un ami de cœur. Quand Rachel et lui se rencontrèrent, ils sont tombés en amour tous les deux et le garçon laissa tomber Jeanne d'Arc pour être avec Rachel. Imagine un peu la situation."

Amélie n'avait aucune idée de ce que pouvait être un ami de cœur. Et l'expression "tomber en amour" était complètement abstraite pour elle. Elle comprenait confusément qu'une sorte de rivalité opposait les deux sœurs mais, pourquoi au juste ? Elle n'osa pas demander à sa cousine de lui expliquer de crainte d'être traitée de "bébé lala".

"Qu'est-ce qui est arrivé après ? fit-elle, faute de trouver mieux à dire.

"Le garçon est parti à la guerre où il a été tué en 1943."

"Comme c'est triste !"

"Rachel a dû être hospitalisée pour quelque temps. Elle était devenue folle de chagrin."

"Et tu dis que les deux sœurs sont ... "

"En chicane depuis des années."

"Et pourtant, elles continuent à habiter ensemble."

Claire haussa les épaules : "Des vieilles filles qui habitent seules, j'en connais pas."

Claire ne faisait que se faire l'écho de ce que pensait sa mère et à peu près tout le monde. En 1948, les préjugés envers les femmes non mariées étaient tenaces. Une femme sans mari, c'était impensable. Valait mieux deux femmes sous le même toit. Même si elles ne s'entendaient pas. En revanche un homme seul c'était juste un peu suspect. Pas plus.

La conversation des deux fillettes fut interrompue par Berthe venue donner le signal du départ. Sans doute après avoir subi son lot de potins, elle aussi. Berthe détestait les potins. Chez les Daigneault, personne n'aimait ça. Pas plus Florida que Lucien.

Florida, par charité chrétienne. Lucien, parce qu'il se fichait éperdument de ce qui se passait dans la petite ville. Lui n'avait qu'un dada : pester contre "la juiverie mondiale".

En ce sens, il épousait la pensée d'un dénommé Adrien Arcand, journaliste et homme politique. Antisémite, proche du facisme et du national-socialisme. Ce type avait fondé en 1934 le Parti national social chrétien, et jouait un rôle dans divers mouvements d'extrême-droite.

Ce "maître à penser" de Lucien lui valait d'âpres discussions avec son beau-frère Rodolphe, le mari de Germaine (un conservateur bon teint) mais qui n'était ni antisémite, ni d'extrême-droite. Quand ils se voyaient, les deux hommes n'étaient pas du tout sur la même longueur d'ondes. À éviter autant que possible.

.....

En redescendant de chez cousine Marie, Berthe et Amélie s'arrêtèrent au premier étage, histoire de présenter leurs voeux à la tante Emma et de récupérer Florida et Pierre au passage. Puis on retournait à la maison pour le souper. Berthe et Florida emmitouflées dans leurs manteaux de mouton de perse. Amélie et Pierre, dans leurs costumes de neige, gambadaient devant. Dans une heure, leur père reviendrait du travail et la récréation serait terminée.

1949

10

Tôt le jour de l'An au matin, la coutume voulait que l'aîné de la famille demande au père de bénir ses enfants. Un rituel qui prenait sa source dans la Bible. Un acte de Dieu, disait-on. Chez les Daigneault, "l'insigne honneur" revenait à Amélie, l'aînée. La pauvre aurait volontiers cédé sa place à son frère Pierre. Tout comme Ésau, ce personnage de la Genèse, qui avait vendu son droit d'aînesse à son frère Jacob, pour un plat de lentilles.

Mais Amélie n'aimait pas tellement les lentilles. Ainsi, elle se soumettait, bien malgré elle, à cette coutume qui disparaîtrait avec le temps. Heureusement.

Donc Lucien, debout devant ses enfants agenouillés, récitait une courte prière et les bénissait. Ironique pour un homme qui n'allait jamais communier, encore moins se confesser et qui roupillait pendant les sermons à la messe. Mais Lucien n'en était pas à une contradiction près. Après les avoir bénis, Lucien embrassait les deux jeunes, les larmes aux yeux. Un moment gênant s'il en fut.

Mais que voulez-vous, c'était comme ça.

.....

Le midi, on mangeait le rôti de veau préparé par Florida, cuit dans un chaudron de fonte sur le dessus du poêle à charbon en fonte. Un festin inoubliable. Accompagné d'un délicieux gâteau confectionné par Berthe. Amélie n'oublierait jamais le goût du rôti baignant dans son gravy. Des années plus tard, elle essaierait vainement d'en préparer un aussi bon.

Le reste de la journée, les enfants avaient carte blanche. Quand le temps s'y prêtait, ils allaient jouer dans la neige avec les enfants du voisinage. Cette année-là, il faisait un froid de loup. Mais qu'à cela ne tienne, Amélie et Pierre insistèrent pour aller s'ébattre dans les bancs de neige plus hauts qu'eux. En rentrant, une bonne tasse de chocolat au lait chaud les attendait.

Bonne année !!

11

Le lendemain, les Daigneault et leurs enfants partaient en train pour aller rendre visite à la tante Aurore, la soeur préférée de Lucien. Aurore et son mari Ricardo habitaient à Longueuil avec leurs six enfants. Marco, Luc, Camille, Fernande, Ginette et Francine la petite dernière.

Tous très beaux à cause du métissage sans doute. Leur père Ricardo étant cubain d'origine. Camille surtout, était d'une beauté renversante. Des yeux violets, une chevelure noire ondulée, abondante et lustrée. On eut dit Élizabeth Taylor. Fernande, qui était du même âge qu' Amélie, n'était pas mal non plus. Elle ressemblait à Gina Lollobrigida.

La tante Aurore était une de ces femmes courageuses et positives que l'adversité n'avait pas aigrie. Il faut dire que son mari, Ricardo, était tombé malade après sa faillite et n'avait pu se retrouver du travail. Qu'importe, Aurore se débrouillait avec les moyens du bord pour préparer un repas festif malgré tout.

Berthe et elle s'entendaient très bien.

Deux femmes que les épreuves n'avaient pas abattues. Et c'était tout à leur honneur. Pour sa part, Lucien sortait le peu d'espagnol qu'il possédait pour converser avec Ricardo, lequel parlait français mais pas très bien. Bref, dans l'ensemble, ce fut une journée réussie. Même Lucien le reconnut en rentrant.

.....

Pendant l'absence du reste de la famille, Florida était restée seule à la maison. Pas fâchée de pouvoir souffler un peu. En début d'après-midi, elle rendit visite à son amie, madame Blais. Au retour, elle s'assit dans sa chaise berçante et se livra à son passe-temps favori. La lecture et pas n'importe laquelle. Il s'agissait de l'un des romans à l'eau de rose de Delly et Magali. Florida en raffolait. Elle en avait toute une collection.

Et pourquoi pas.

Quand Amélie aurait treize ans, Florida lui en ferait lire. Une initiative que la jeune ado apprécierait beaucoup. De toute manière, quelle adolescente rêveuse résisterait à ce genre d'histoires. La trame était à peu près toujours la même. Une jeune fille pauvre rencontre un homme riche qui lui donnera une vie de princesse. Le Prince charmant sur son cheval blanc ! *"Et ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants"*.

12

Le froid intense, qui sévissait depuis Noël, avait causé un bris de tuyaux à l'école et beaucoup de dégâts. Si bien que la direction avait reporté la rentrée scolaire au 15 janvier. Inutile de dire que les enfants étaient ravis de cette prolongation inattendue de leurs vacances. Amélie, comme les autres.

Sauf que, dans son cas, elle avait repris ses leçons de piano. Pendant le congé des fêtes, elle avait régulièrement pratiqué ses gammes ainsi que la Sonate à la Lune de Beethoven qu'elle avait commencé à apprendre en novembre.

Elle ne la maîtrisait encore très bien. C'était peu dire.

Et comme pour ajouter à son malaise, Jeanne d'Arc Aubut était elle aussi en vacances prolongées. Pendant la leçon, on l'entendait faire les cent pas à l'étage. Ainsi quand Amélie dut exécuter La Sonate à la Lune pour mademoiselle Rachel, son jeu était d'autant plus hésitant.

Mademoiselle Rachel, patiente comme toujours, l'encourageait doucement : "Tu vas y arriver, ne t'en fais pas chère petite."

La prof et son élève étaient si absorbées qu'elles n'entendirent pas la porte du salon s'ouvrir brusquement. C'était Jeanne d'Arc : "C'est bientôt fini, ce tintamarre, bougonna la redoutable enseignante, l'oeil mauvais : "Cette enfant n'a aucun talent pour la musique." Manifestement, les sons discordants l'indisposaient au plus haut point.

Amélie, déjà peu sûre d'elle-même, était bouleversée. Tout à coup, l'atmosphère feutrée de la pièce lui sembla étouffante. Les couleurs sombres des murs et des tentures encore plus sombres. Elle pensa alors que les élèves de Jeanne d'Arc avaient raison de l'appeler "la sorcière". Et redouta doublement le moment où elle serait dans sa classe.

Rachel semblait craindre sa sœur. À la lueur de ce qu'elle avait appris sur la relation des deux sœurs, Amélie ne fut pas surprise de l'attitude contrite de Rachel : "Nous avons bientôt terminé, balbutia celle-ci.

"Le souper est bientôt prêt, cracha Jeanne d'Arc en refermant la porte avec fracas.

Après cette scène disgracieuse, Amélie fut incapable de jouer une note du plus. Comprenant sa détresse, mademoiselle Rachel écourta la leçon. En reconduisant son élève à la porte, elle lui dit : "Quand tu reviendras la semaine prochaine, elle sera à l'école et nous aurons la paix." Amélie hocha la tête. C'était le mieux qu'elle put faire tant elle avait le cœur gros. Rachel la serra dans ses bras.

13

Jeanne d'Arc Aubut n'avait probablement aucune idée de l'effet que son comportement avait produit sur Amélie. Ou peut-être, Jeanne d'Arc ignorait-elle que certains enfants sont plus vulnérables que d'autres.

Étrange pour une maîtresse d'école qui devait, en principe, bien connaître l'enfance et ses problèmes. Quoi qu'il en soit, Amélie était blessée. Et surtout, paralysée par la peur de devoir affronter la terrible enseignante quand elle serait dans sa classe en septembre.

Au repas du soir, la fillette, qui avait bon appétit normalement, ne mangea pratiquement rien. Pis encore, elle refusa les délicieux éclairs au chocolat que sa mère avait préparés pour le dessert. C'était un comportement si inhabituel que même son père la regarda curieusement. Mais ne fit aucune remarque. À l'époque, se préoccuper des petits bobos des enfants était l'affaire des femmes.

Après le souper, Amélie monta directement à sa chambre.

Berthe, inquiète, ne tarda pas à l'y rejoindre. Amélie était enfouie dans le

plaid en laine crocheté, à carrés multicolores, qui recouvrait son lit. Elle pleurait. Berthe alla s'asseoir à ses côtés : "Qu'est-ce qui ne va pas, ma petite fille, s'enquit-elle d'une voix douce. Amélie poussa un gros soupir : "Tout va mal, hoqueta-elle.

Berthe serra sa fille contre elle et caressa doucement ses longs cheveux fins et soyeux : "Et si tu me racontais ce qui se passe, peut-être qu'on trouverait une solution toutes les deux. Qu'en penses-tu ?"

Berthe connaissait bien sa fille, son anxiété, en grande partie due à la tension qui régnait dans la maison quand Lucien était là. Elle connaissait la tendance d'Amélie à grossir les problèmes. Comment pouvait-elle faire autrement, songeait-elle : "Ça n'a pas été comme tu voulais à ton cours de piano ?"

Amélie, un peu plus calme, se mit en frais de raconter l'épisode de l'arrivée intempestive de Jeanne d'Arc au moment où elle essayait de jouer la Sonate à la lune. Berthe, consternée, écouta le récit de sa fille, sans l'interrompre.

Amélie était une orgueilleuse et disons-le, assez susceptible. Elle avait été humiliée par une adulte. C'était pour elle, insupportable. Ce qui n'excusait pas l'attitude inadmissible de Jeanne d'Arc Aubut pour autant. Le premier réflexe de Berthe fut d'appeler l'enseignante pour lui demander des comptes. Puis, elle se dit que cette initiative risquait de nuire à Amélie plutôt que de l'aider.

Alors ... Que faire ? Que dire ?

Berthe, qui avait tout de même quelques notions de psychologie (il en fallait

quand on était mariée à Lucien Daigneault) décida d'y aller à petites touches délicates avec sa fille : "Veux-tu abandonner tes leçons de piano, Amélie ?"

"Je n'ai pas de talent pour le piano, murmura la petite.

"Tu as une très bonne oreille musicale, fit la mère. Tu commences à peine à apprendre et déjà, je note des progrès ... Mais tu ne réponds pas à ma question, Amélie. Veux-tu laisser tomber?"

"Non, je ne suis pas une lâcheuse. Mais je ne veux plus voir Jeanne d'Arc."

Berthe pensa que, malheureusement, elle la reverrait quand elle serait dans sa classe : "Tu ne crois pas que Jeanne d'Arc visait plutôt sa sœur ?"

"Je crois qu'elle nous visait toutes les deux. Jeanne d'Arc est méchante. Elle me fait peur. Surtout quand je pense que je serai bientôt son élève."

"Jeanne d'Arc est une femme blessée par la vie et ..."

"Toi aussi, maman, tu es blessée par la vie et pourtant tu n'es pas méchante."

L'innocence de l'enfance

"Parce que je ne crois pas que la rancune guérisse quoi que ce soit. Jeanne d'Arc a choisi de ne pas pardonner à sa sœur. C'est dommage. Ça la rend amère et injuste."

"Elle n'a pas besoin de s'en prendre à moi."

"C'est vrai. Quand elle t'enseignera, je lui parlerai. Ça te va ?"

"J'aimerais mieux changer d'école."

"Ce n'est pas possible, Amélie. L'école de Dorion est la seule école primaire aux alentours."

"Dans ce cas, j'ai hâte d'être au secondaire." Amélie, avec un demi-sourire.

Ce fut le moment où commença à pointer le sens de l'humour que la fillette aurait en avançant en âge. Et ce même si son penchant pour le drame ne la quitterait jamais vraiment.

Berthe sourit : " Tu n'as presque rien mangé au souper. As-tu faim maintenant ?"

"Mmmm ... je mangerais bien un éclair au chocolat, répondit la coquine.

Évidemment, un éclair au chocolat n'était pas tout à fait ce que Berthe avait en tête. Elle pensait à des aliments plus substantiels. Comme le braisé de bœuf aux légumes qu'Amélie avait à peine touché au souper mais bon : "D'accord, on va faire une exception pour aujourd'hui, fit-elle, un sourire en coin.

14

L'année 1949 au Québec fut marquée par des problèmes dans l'industrie de l'amiante. Cela commença par un document publié en janvier dans Le Devoir. Des habitants d'East Broughtan, furent atteints d'amiantose, une maladie incurable. L'article accusa le gouvernement Duplessis d'avoir toléré cet état de fait.

En parallèle, en janvier, une grève des mineurs à Asbestos et Thetford Mines fut déclenchée. Les enjeux avaient trait à une amélioration des conditions de travail et une hausse des salaires. Manifs et confrontations avec les forces policières jusqu'au règlement en juillet. Pas terrible cette entente. Les mineurs obtinrent une faible hausse de salaire : 10 cents de l'heure plutôt que les 15 cents demandés. La question des conditions de travail ne fut même pas abordée.

.....

Sur la scène sportive, on ne peut passer sous silence, le nom de Maurice Richard. Meilleur pointeur de son équipe, il marqua 43 buts. 22 passes spectaculaires dans la saison d'hiver 1949-1950. Un tour de force pour l'époque.

Et comment ne pas mentionner la championne Barbara Ann Scott, étoile de patinage artistique. Bien que la télévision n'existât pas encore, on parlait de leurs exploits dans les journaux et à la radio. Tous les garçons rêvaient de devenir Maurice Richard et toutes les filles voulaient être des Barbara Ann Scott.

Ce fut cette année-là qu'Amélie et Pierre apprirent à patiner. Disons-le tout de suite, Pierre manifesta nettement plus d'aptitude que sa sœur dans la pratique de ce sport. Amélie patinait surtout "sur la bottine". Chose certaine, elle ne deviendrait jamais une championne de patinage artistique. Remarquez que Pierre ne serait jamais un joueur de hockey comme Maurice Richard, non plus.

15

Un jour de février, en revenant de l'école, Amélie ramassa sur la rue un chaton qui semblait égaré ou peut-être abandonné. Le pauvre animal grelottait de froid. Amélie le ramena à la maison.

La voyant arriver, Berthe s'écria : "Mais qu'est-ce que tu fais avec ce chat ? Il appartient probablement à quelqu'un et ..."

"Oh maman, on ne peut pas le laisser dehors. Il fait trop froid !"

Berthe reconnut que sa fille avait raison. Le petit chat, paraissant affamé, elle remplit un bol de lait, le posa par terre. Le chaton se précipita dessus pendant qu'elle cherchait dans le frigo ce qu'elle pourrait lui donner à manger.

Quand Lucien revint du travail, on s'attendait à ce qu'il jette de hauts cris en apercevant l'animal (lequel prenait déjà ses aises, confortablement installé sur les coussins du sofa). Eh bien, non, Lucien ne réagit pas du tout comme on s'y attendait. Il prit le chaton dans ses bras et le flatta. L'animal se mit à ronronner.

Au souper, on ne mangea pas en silence, pour une fois.

On se demanda plutôt ce qu'on allait faire de la petite boule de poil qui ne demandait rien d'autre qu'un foyer. Après délibérations, on tomba d'accord pour garder le chaton jusqu'à ce que quelqu'un le réclame. Si tant est que les propriétaires se manifestent. Ce qui n'arriva pas.

Ce fut Amélie qui lui trouva un nom. On l'appellerait Flocon. Un nom qui lui allait comme un gant, puisqu'il était blanc avec quelques touches de gris pâle. Notons que la présence de Flocon changea un peu la dynamique dans la maison. Lucien se mettait moins souvent en colère et tout le monde s'en portait beaucoup mieux. Une sorte de zoothérapie familiale, pour ainsi dire.

.....

Toujours en 1949, un samedi de mars, Berthe emmena les enfants magasiner à Montréal. Le printemps approchait et il fallait renouveler leur garde-robe. Ils grandissaient tellement vite, ces petits. Le midi, ils allèrent manger au restaurant du 9e chez Eaton. Un endroit art déco assez chic, le menu à l'avenant. La clientèle composée d'acheteuses en manteaux de vison et colliers de perles. Des messieurs en complets, vestons, cravates. Bref un endroit sélect.

Le serveur apporta le menu et Berthe allait suggérer des plats à ses enfants, quand ils réclamèrent des hot-dogs. Ils n'en mangeaient pas à la maison. Et pour eux c'était le summum du chic. Sans se départir de son flegme, le serveur leur demanda s'ils les voulaient "tout garnis". Ils les voulaient "tout garnis".

À la table voisine, un couple les regarda avec indulgence. Ce fut ainsi que Pierre et Amélie firent leurs premières armes dans le "grand monde".

16

Et puis, ce fut le Carême. Quarante jours de jeûne. Chez les Daigneault, comme dans la plupart des foyers catholiques, on faisait "maigre" le Mercredi des Cendres et les vendredis. Donc pas de viandes grasses et pas de sucreries, non plus. Dur, dur pour les enfants. Une période qui avait pour point culminant le Vendredi saint à 15h00. L'heure où, censément, le Christ était mort sur la croix.

La semaine précédant Pâques, Berthe se surpassait en préparant des œufs de Pâques, Elle les faisait quand les enfants dormaient pour ne pas les torturer inutilement. La préparation, toujours la même, un mélange de lait condensé sucré, de beurre et de sucre à glacer. Le tout façonné en forme d'œufs et plongé dans le chocolat. Ensuite décoré de rosettes en sucre. Oh, la la !!

Le Carême prenait officiellement fin le Samedi saint à midi pile. Si bien que le lunch était servi vers 11h30. Tout en mangeant, Amélie et Pierre surveillaient l'horloge. Sur le coup de midi, ils dévoraient chacun leur œuf avec délices

Lucien, qui avait lui aussi la dent sucrée, en mangeait un.

Berthe et Florida se gardaient une petite gêne. Elles en coupaient un qu'elles se partageaient. "C'est mieux pour la ligne, disaient-elles en riant. De toute manière, il restait des œufs pour le repas de Pâques, le lendemain.

.....

Pâques tombait le 9 avril cette année-là. Deux jours avant l'anniversaire de Pierre, le 11 avril. On ferait donc d'une pierre deux coups. Un jeu de mots faciles, évidemment. Mais Pierre, heureux d'avoir une trottinette en cadeau, se fichait pas mal que le jeu de mots soit facile ou pas.

Le matin, la famille allait à la messe. Et quand la température s'y prêtait, on étrennait les tenues printanières. Chapeaux à fleurs pour les dames. Nouveaux manteaux et nouveaux souliers pour les enfants. Amélie était toute fière de porter, pour la première fois, des souliers en cuir patent.

Au dîner, on mangea le traditionnel jambon de Pâques. Pour dessert, en plus des œufs de Pâques, Berthe avait fait un délicieux gâteau de fête pour Pierre. Une journée réussie sur toute la ligne. Sans grincements de dents.

17

Vint le mois de Mai. Le mois de Marie. À l'église, on le célébrait en grandes pompes. À la messe du premier dimanche de Mai, il y avait, entre autres, le chant marial : "C'est le mois de Marie. C'est le mois le plus beau. À la Vierge chérie. Disons un chant nouveau." Et ainsi de suite ...

Un chant interprété par le chœur des enfants de l'école. Cette année-là, Amélie, qui avait une très jolie voix, fut désignée pour chanter le solo. Quand, du haut du jubé, elle vit la foule agenouillée dans la nef, elle en perdit quasiment tous ses moyens. Un filet de voix sortit de ses lèvres. Ce fut la première et dernière fois qu'on lui confia le rôle. Amélie en fut soulagée même si elle se sentit terriblement humiliée.

Cependant, elle s'en remit sans trop de problème.

L'été approchait à grands pas. Le mois de mai était doux et beau. Le long de la maison, le muguet sentait bon. Dans le potager, les graines plantées par Lucien poussaient rapidement.

Bientôt on aurait des laitues, des concombres, des tomates, des patates, des poivrons, des carottes et des fraises du jardin. Et quand Berthe enverrait Amélie et Pierre chercher des laitues, des concombres, des poivrons et des herbes fraîches pour le souper, ils en profiteraient pour se gaver de la ciboulette qui poussait en grande quantité. Lorsqu'ils rentreraient avec leur cueillette, Berthe et Florida feraient semblant d'ignorer leur petit larcin.

Bien entendu, s'ils avaient piétiné les tulipes qu'elles avaient plantées sur le devant de la maison, c'eut été une autre paire manches. Mais Pierre et Amélie n'étaient pas des enfants malfaisants.

Bref, on entra dans une période de plein air et de relative légèreté. Lucien, qui passait les fins de semaines d'hiver dans la cave où il avait un établi, un tour à bois, des clous et tout ce qui fallait pour bricoler, passait maintenant ses journées de loisirs dans le jardin à sarcler, biner et enlever les mauvaises herbes.

Vêtu d'une salopette, un chapeau de paille sur la tête, il se prenait pour un gentleman farmer. Ces journées au grand air lui faisaient un bien énorme. À sa famille aussi.

Vint le mois de juin. Les examens de fin d'année, la distribution des prix et quand les écoliers sortirent de l'école ce 23 juin 1949, tout le monde chanta : "Vive les vacances, au diable les pénitences ... tra-la-la ..."

Et pour Amélie c'était doublement les vacances car elle aurait congé de leçons

de piano pour l'été. Berthe avait téléphoné à mademoiselle Rachel, et d'un commun accord, les deux femmes avaient convenu qu'une pause ferait du bien à la fillette.

18

Quand Amélie repenserait à cet été-là, elle se dirait que ce fut le plus bel été de sa jeune vie. Il fit très beau tout l'été. L'été de l'insouciance, des jeux, des rires et des aventures toutes plus passionnantes les unes que les autres. L'été où Pierre et elle eurent enfin la permission de veiller plus tard.

Après le souper, Pierre, Amélie et les enfants du coin jouaient à Branch et Branch. Divisés en deux équipes, les enfants se cachaient derrière les arbres et les maisons des environs. Il s'agissait alors de découvrir "l'ennemi" et de le taguer. Un jeu de stratégie très amusant. Tout le monde y trouvait son compte.

Parmi les enfants du voisinage, les deux enfants Lamarre étaient de loin les préférés des enfants Daigneault. Renée était du même âge qu'Amélie et Jacques, du même âge que Pierre. Le quatuor fut inséparable cet été-là. Ensemble, ils firent la découverte de l'Île Leroux. Une petite île déserte et pleine d'arbres située tout au bout de la rue Brodeur. On y accédait par un pont en bois.

"L'île de Robinson Crusoé, l'avaient-ils surnommée.

Ils allaient souvent y jouer. Que d'heures passées à patauger au bord de l'eau. À y lancer des cailloux. C'était à qui les lancerait le plus loin. Jeux innocents ponctués de rires.

Parfois, ils demandaient à leurs mères de préparer des sandwiches pour faire un pique-nique dans "leur île".

.....

Un beau jour de juillet, Renée et Amélie furent invitées par leur amie Gail Provost à aller sur le radeau que les Provost possédaient au large de leur propriété, située au bout de la rue Brodeur, pas très loin de la maison des Lamarre.

Il fallait se rendre au radeau en chaloupe. Une fois rendu a destination, on pouvait plonger dans la rivière. Toute une aventure pour Amélie qui n'était jamais allée en chaloupe. Qui plus est, elle ne savait pas nager.

Quand la fillette demanda à sa mère la permission de participer à l'expédition, Berthe se montra réticente et pour cause. Si bien que madame Provost dut l'appeler pour la rassurer : "I'm going with them, fit-elle.

Sheila Provost, une anglophone, parlait le français, mais avec un peu de difficulté. Qu'importe, Berthe se débrouillait très bien dans la langue de Shakespeare. Toujours est-il que lorsqu'elle raccrocha, Berthe accorda la permission en faisant mille et une recommandations à sa fillette. "Ne t'aventure pas trop loin du radeau. Écoute ce que te dira madame Provost. Sois polie. Etc ...etc "

"Oui maman, promis, répondit Amélie en levant les yeux au ciel.

Après avoir fourré son maillot de bain et une serviette dans un sac en toile, la fillette partit pour la "grande aventure". Un tour de chaloupe. Et une baignade dans la rivière des Outaouais.

Une fois arrivées au radeau, Amélie et Renée, laquelle ne savait pas nager, non plus, revêtirent des gilets de sauvetage. Des années plus tard, Amélie prendrait des leçons de natation et en ferait son sport de prédilection. Mais pour l'instant, elle était bien contente de porter le gilet. Pour sa part, Gail n'en avait nullement besoin, puisqu'elle nageait comme un poisson. Renée et Amélie purent donc admirer son style en nage papillon. Cependant, Sheila Provost ne relâcha pas sa surveillance pour autant.

Après la baignade et pendant que les maillots de bain séchaient, Sheila servit un goûter sur la terrasse. Amélie et Renée, dont les connaissances en anglais étaient très limitées, baragouinèrent un "Thank you, madame Provost".

Thank you, hello, yes, no, good morning, good evening étaient, à peu près, les seuls mots qu'elles avaient appris dans le manuel scolaire intitulé "John and Mary go to school". Étant donné que le français de Sheila Provost n'était pas terrible, non plus, on parla surtout par gestes. Gail, dont le père était francophone, était parfaitement bilingue, si bien qu'elle se chargea de traduire au besoin.

Amélie et Renée repartirent enchantées de leur après-midi.

Forte de cette brève mais agréable expérience franco- anglaise, Amélie apprendrait l'anglais. À dix-huit ans elle le lirait couramment. Notamment, les romans policiers, que son père lui prêterait. Agatha Christie, Dashiell Hammett, Earl Stanley Gardner et beaucoup d'autres.

Elle l'écrirait et le parlerait convenablement aussi. Pas parfaitement, mais assez pour que quelques années plus tard, elle se lie d'amitié avec trois voisines anglophones (jeunes mères à la maison comme elle). Le mari de l'une d'elles était un joueur de football. Un type baraqué comme c'est pas possible. Un autre était policier et l'autre médecin. Le mari d'Amélie était un jeune cinéaste de films d'animation à l'ONF.

Bref un milieu assez aisé. Ce serait d'ailleurs avec ces aimables compagnes qu'Amélie apprendrait à jouer au Bridge. Elle qui détestait les cartes.

Mais que voulez-vous ! quand on habite sur un plan d'habitation, où toutes les maisons se ressemblent, on prend ce qui passe. Cela s'appelle être en totale immersion.

19

Le dimanche suivant la baignade, l'oncle Adolphe, un des frères de Lucien, vint visiter la famille. Il arrivait, les bras chargés de cadeaux pour grands et petits. Ses visites étaient toujours une fête pour sa nièce et son neveu. Célibataire et sans enfants, il les adorait. Et ne manquait jamais de les emmener prendre un ice cream soda au restaurant.

Cette fois, il avait un chien avec lui dans sa Station Wagon, beige avec des bandes de bois brun sur les côtés. Quand les deux jeunes virent le chien, ils oublièrent le ice cream soda pour s'intéresser à Sterling. L'oncle Adolphe expliqua qu'un client, qui partait en voyage d'affaires, le lui avait confié pour quelques semaines.

Sterling était un des rares colley gris au Canada. Il était magnifique et très amical. Pour Amélie ce fut un véritable coup de foudre. Coup de foudre partagé car Sterling la suivit partout. Amélie eut du mal à s'en séparer quand l'oncle Adolphe repartit, après le souper, avec le chien et un panier plein de légumes du potager de

Lucien. Chose certaine, avec sa bonne humeur, l'oncle Adolphe avait un effet apaisant sur son frère. Pour leur part, Berthe et Florida appréciaient énormément sa présence.

Quand il restait pour le repas, elles lui réservaient le traitement VIP. La nappe brodée à la main, la coutellerie en argent et les verres mousseline. Adolphe Daigneault, ce "vieux garçon", heureux de l'être et bien dans sa peau, les avaient conquises.

L'oncle Adolphe était très discret sur sa vie privée. Avait-il une amie de cœur ou encore des maîtresses ? Un mystère que ni Lucien, ni Berthe, ni Florida, n'essayèrent de percer. Après tout, tout le monde a droit à son jardin secret.

Une semaine plus tard, Lucien prit une grande décision. Il acheta une voiture. Une Volkswagon, plus précisément. Certes, elle n'avait pas le panache de la Station Wagon de l'oncle Adolphe, mais Lucien en avait marre de voyager en train matin et soir pour se rendre au travail. Ainsi, il pourrait partir un peu plus tard le matin et revenir un peu plus tôt le soir. Un achat qui transforma sa vie et celle de sa famille.

Quel plaisir d'aller faire un tour de "machine" le dimanche. De pouvoir arrêter quelque part pour prendre une crème glacée (une lèche-crème, comme disait Lucien). Une expression qui faisait inévitablement rire Berthe.

La vie était plus légère cet été-là.

20

Vint le jour de la fabrication du savon de ménage, aussi appelé savon de pays.

Berthe avait réuni des amies et quelques voisines dans la cour arrière. Même madame Brown, la femme du maire, était de la partie. On sortait alors de grands bacs en tôle galvanisée qu'on remplissait d'eau chaude. On utilisait de la soude caustique pour fabriquer les pains de savon.

À l'heure du lunch, Berthe et Florida servaient des sandwiches pas de croûte et de l'orangeade. Une fête pour les dames et pour les enfants qui gambadaient joyeusement autour de leurs mères. Les plus vieux s'occupant de surveiller les plus jeunes. À la fin de la journée, les dames repartaient avec leurs progénitures et leurs rations de savons jaunes et inodores, mais qui nettoyaient les tâches les plus résistantes.

Après une journée aussi mouvementée, le soir une fois la vaisselle faite, Berthe et Florida allaient s'asseoir dans la partie de la galerie protégée par une moustiquaire.

Il y avait là une chaise berçante et des transats en bois recouverts de grosse toile. Un endroit idéal pour prendre le frais à l'abri des moustiques. Et surveiller les enfants qui jouaient devant la maison. Quand il faisait très chaud, comme c'était le cas, Amélie et Pierre réclamaient des popsicles. En fait, il s'agissait de cubes de jus congelé dans lesquels Berthe avait inséré des bâtonnets en bois. Il y en avait toujours en réserve dans le congélateur.

Moments précieux, apaisants. Vers 21h30, qu'ils le veuillent ou non, Amélie et Pierre devaient aller au lit. Ils ne le voulaient jamais mais obéissaient quand même. D'ailleurs, ils avaient un projet d'envergure pour le lendemain.

.....

Aux alentours, il n'y avait pas que l'île Leroux à visiter. Curieux comme ils étaient, les enfants Daigneault et Lamarre s'aventuraient parfois ailleurs au bord de l'eau. Si bien qu'ils avaient décidé de pousser une pointe du côté de la rue de La Commune. Il y avait là, juste au bord de la rivière des Outaouais, la Maison Tresler. Une demeure datant de 1798. C'était une imposante demeure à deux étages, construite sur un vaste terrain bordé d'arbres centenaires.

Le premier propriétaire, un riche marchand du nom de Jean-Joseph Tresler, avait deux filles pour lesquelles il rêvait d'un mariage dans la haute société. Sa fille cadette, Catherine, loin de répondre aux souhaits de son père, épousa un de ses commis. Outré, Jean-Joseph la déshérita.

La légende veut que Catherine se soit donné la mort suite à ce rejet. Depuis ce temps, la jeune femme revenait hanter les murs de la maison, disait-on. Une maison hantée !!

De quoi alimenter la curiosité des quatre jeunes aventuriers Si bien que ce soir-là, à la brunante, ils allèrent vérifier la rumeur sur place. Ils venaient tout juste de pénétrer sur le terrain quand ils virent une femme, vêtue de blanc, sortir de la demeure et venir vers eux. Pétrifiés, ils éprouvèrent la frousse de leur vie.

Au secours, à l'aide !! avaient-ils envie de crier.

Mais aucun son ne sortit de leurs bouches.

"Que faites-vous ici, les enfants, demanda le fantôme.

Hein ?

Le fantôme était en réalité une femme en chair et en os, et bien vivante. Madame Taylor était la femme du propriétaire actuel de la Maison Tresler. Le couple utilisait la demeure comme résidence secondaire.

Amélie, Renée, Pierre et Jacques, qui croyaient la maison déserte, éprouvèrent alors une grande gêne. Comprenant, leur désarroi, madame Taylor les invita à entrer et rencontrer ses deux fillettes. Les quatre jeunes, n'osant pas refuser, firent ce que leurs parents leur auraient interdit. Suivre une étrangère.

Ils ne le regrettèrent pas. Les fillettes avaient leur âge et la maison était splendide à l'intérieur. Meubles d'époque, paquets en bois, tapis persans et tout le

tralala. Les jeunes n'avaient jamais rien vu d'aussi grandiose. En bonne hôtesse, madame Taylor servit du lait et des biscuits au chocolat à toute la smalah. Voilà comment s'acheva l'aventure "paranormale". Aucun fantôme ne se manifesta.

21

La cousine Fleurette était une autre habituée de la maison Daigneault.

Cousine germaine de Berthe, sa meilleure amie et sa confidente, Fleurette était une femme minuscule avec un cœur grand comme le monde.

Elle était la fille de la tante Eugénie, celle qui avait hébergé Berthe lors de sa séparation d'avec Lucien. Fleurette avait deux frères, Jean et Dollard, qui avaient fait la guerre de 39-45 et en étaient revenus indemnes, Dieu merci !!

Célibataire, Fleurette travaillait pour Imperial Tobacco. Elle allait se marier quelques années plus tard. mais pour l'instant, elle rendait souvent visite à Florida sa tante et à Berthe, sa cousine préférée. Les deux femmes étaient comme deux sœurs.

Parfois, quand son travail le lui permettait, Fleurette venait passer quelques jours à la maison. Étrangement, Lucien n'y voyait aucune objection. Au contraire, il semblait apprécier la présence de sa cousine par alliance. D'ailleurs, comment ne pas aimer Fleurette, ce rayon de soleil.

Bien entendu, elle s'amenait toujours avec des gâteries pour Amélie et Pierre.

Les deux enfants l'adoraient.

De temps à autres, la famille recevait également la visite du cousin Benoît et de son épouse, Hélène. Un dimanche après-midi, ils arrivèrent à l'improviste.

Berthe les invita à rester pour le souper : "Ce sera à la bonne franquette, fit-elle.

À la bonne franquette, cette fois, voulait dire, une fricassée faite avec les restes du rôti de veau du midi. Une salade d'accompagnement avec des légumes du jardin complétait le plat principal. Fort bien. Or pour le dessert, Berthe n'avait pas eu le temps de confectionner un des gâteaux dont elle seule avait le secret. Qu'à cela ne tienne, elle servit des pêches en boîte.

À la fin du repas, sans doute pour être gentille, Hélène s'écria : "Elles sont tellement bonnes vos pêches, Berthe !!!"

Florida et Berthe réprimèrent un sourire. Lucien se racla la gorge. Amélie et Pierre baissèrent les yeux. Benoît, n'osant pas donner son avis, se limita à un hochement de tête. Quoiqu'il en soit et en dépit de cet épisode quelque peu surréaliste, la soirée fut fort agréable.

Oh et il y avait aussi les visites de l'oncle Alcide et de la tante Lucienne.

Laquelle était en réalité une cousine de Berthe. Alcide était le prototype de l'homme d'affaires qui avait réussi. Pas du tout le genre intellectuel. Il avait son franc-parler émaillé de sacres et buvait toujours du rye en fumant un cigare.

On aurait pu penser que Lucien ne s'entendrait pas avec lui. Et bien, c'était tout le contraire. Les deux hommes devisaient pendant des heures dans un salon qui empestait la fumée de cigarette et de cigare. Au grand désespoir de Berthe et de Florida réfugiées dans la cuisine avec la tante Lucienne.

Un autre dimanche, il y eut la visite de l'un des nombreux neveux de Florida. André Payette accompagné de son épouse, Lise, qui n'était pas encore La Lise Payette. Amélie ne ferait le lien que des années plus tard.

.....

Un jour, Amélie accompagna sa mère lors d'une visite chez Bérengère Mauffette, une amie d'enfance de Berthe. La demeure de Bérengère était située tout près de la Maison Tresler. Pas aussi ancienne, ni aussi luxueuse mais assez cossue quand même.

Bérengère était la sœur d'une actrice de l'époque, Estelle Mauffette. Celle qui tenait le rôle de Donaldda dans "Un homme et son péché" diffusé à la radio de Radio-Canada. Une institution où Amélie travaillerait pendant vingt ans, des années plus tard.

Toutte est dans toutte, comme dirait l'autre

Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, les lundis étaient consacrés à la lessive. Berthe et Florida approchaient la machine à laver près de l'évier de la cuisine pour la remplir d'eau. Une machine à laver avec tordeur, ça allait de soi.

Quand il pleuvait, on faisait sécher à l'intérieur sur des étendoirs en bois. Et quand il faisait beau (ce qui fut pratiquement tout le temps le cas cet été là) on étendait dehors sur la corde à linge. Il n'y a rien de comparable à l'odeur des draps séchés au grand air.

Le mardi était réservé au repassage. Les chemises de Lucien avec leurs cols empesés, les taies d'oreillers, les nappes brodées à la main étaient ensuite soigneusement pliées puis rangées. Berthe et Florida, réservaient le repassage des mouchoirs à Amélie qui aimait bien remplir cette tâche. À l'époque.

Plus tard, elle changerait d'avis quant aux "joies" que procure le repassage.

22

Mine de rien, les vacances tiraient à leur fin. Bientôt ce serait le temps des achats de matériel scolaire et de vêtements pour l'école. Finis, les shorts et l'insouciance. Pour Amélie cela voulait aussi dire qu'elle allait être dans la classe de la redoutable Jeanne-d'Arc Aubut. Elle en faisait des cauchemars. Berthe avait beau tenter de la rassurer, il n'y avait rien à faire.

Mais, veut veut pas, Amélie dut reprendre le chemin de l'école. Retrouver l'odeur familière du vestiaire des filles. Une vague odeur de pomme oubliée dans un casier. Et surtout, revoir Jeanne d'Arc Aubut, son "ennemie jurée". Lorsque cette dernière procéda à l'appel de ses nouvelles élèves, Amélie répondit : "Présente" comme toutes les autres. Jeanne-d'Arc ne parut pas se rappeler d'elle.

C'était autant de pris. N'empêche qu'Amélie prit la résolution de faire le moins de vagues possibles. Une sage décision car elle ne fut pas longue à constater que Jeanne-d'Arc infligeait volontiers des coups de règle aux élèves bruyantes ainsi qu'à celles qui faisaient trop de fautes dans les dictées.

Une méthode d'enseignement que Jeanne d'Arc n'était pas la seule à pratiquer. Les coups de règle sur les doigts étaient monnaie courante à l'époque. Amélie n'en avait jamais reçu et s'arrangeait pour ne pas en avoir. De toute manière, elle ne faisait pas de chahut et très peu de fautes d'orthographe. C'eut été difficile, voire gênant de s'en prendre à elle.

Bref, les journées s'écoulaient sans trop de problèmes. Amélie avait repris les cours de piano. Et cette fois, elle était fière de montrer à mademoiselle Rachel qu'elle avait pratiqué ses gammes ainsi que la Sonate à la Lune durant l'été. "Bravo, s'écria Rachel quand Amélie lui en fit la démonstration Plus de notes discordantes.

23

En octobre, on célébra les 10 ans d'Amélie.

La fillette avait beau être grande pour son âge, connaître la signification du mot "anachorète", elle n'en restait pas moins une enfant. Une petite fille qui aimait jouer à la poupée. Si bien qu'à l'occasion de son anniversaire, Lucien, le bricoleur, lui avait construit un lit de poupée de bonne grandeur, en bois peint en blanc.

Et oh surprise ! avec un vrai matelas offert par la tante Eugénie. Celle-ci avait un ami qui travaillait dans un manufacture de matelas et lui avait passé la commande. Berthe et Florida avaient confectionné des draps et une couette pour le recouvrir.

En sus, on lui avait offert deux romans de la collection Signe de piste. Son jeune frère Pierre avait dessiné "leur île" avec le pont qui y menait. Au bas du carton, il avait écrit "*Bonne fête, tite sœur.*" C'était le nom qu'il lui donnait quand il était tout petit. Amélie était tellement émue qu'elle l'embrassa. Surpris et gêné par ce geste si peu coutumier, Pierre s'essuya la joue.

Pour le repas de fête, Florida avait fait cuire son rôti de veau, servi avec des pommes de terre en purée. Et Berthe avait préparé un magnifique gâteau décoré de sucre rose. Avec des chandelles qu'Amélie souffla d'un seul coup. Son bonheur était complet.

24

L'automne, c'était aussi le temps des pommes.

Un jour, un fermier des environs, un "habitant" comme on disait, chez lequel Berthe s'approvisionnait à l'occasion, vint faire une livraison chez les Daigneault. Ce jour-là, il avait un présent pour Berthe. Un énorme panier rempli de pommes.

Surprise et confuse, Berthe, qui n'avait pas commandé de pommes, voulut le dédommager. Ce dernier refusa : "Ben non, fit-il, de toute façon, nous autres on donne ça aux cochons."

Berthe faillit éclater de rire. Mais se retint.

Après avoir remercié le "généreux donateur", elle rentra dans la maison avec ses provisions et son panier de pommes. Quand elle raconta l'histoire aux siens, ce fut un fou rire général. Cet épisode cocasse fit son entrée dans les annales de la famille Daigneault. Comme quoi, il n'y avait pas que des moments tendus au sein de cette famille quelque peu dysfonctionnelle, avouons-le.

.....

Arriva la fête de la Sainte-Catherine, le 25 novembre, plus précisément.

Cette journée-là, Florida et Berthe la consacraient à faire de la tire, comme il se devait. Pour Amélie, c'était un joie toujours renouvelée. Aider sa mère et sa grand-mère à étirer la tire blonde puis, à la couper en morceaux qu'on emballait ensuite dans du papier ciré. Et bien entendu, la déguster.

Ce fut dans la nuit du 26 novembre que la vieille église de Dorion, une des rares églises construites en bois au Québec, passa au feu. Lequel se propagea à la maison voisine. Celle des demoiselles Aubut. Au matin, on apprit que Rachel et Jeanne-d'Arc étaient mortes, asphyxiées.

Le lendemain de la Sainte-Catherine, fête des vieilles filles. La réalité dépasse souvent la fiction, dit-on, dans ce cas, c'était vrai. La nouvelle de leurs décès se répandit comme une traînée de poudre. Du coup, les deux femmes ne furent plus des sujets de ragots. Encore moins de dérision.

On détermina que l'incendie était d'origine criminelle. Une enquête fut déclenchée. Qui était l'incendiaire ? Qui avait intérêt à mettre le feu à une vieille église ? Étrange que sa disparition se produise juste au moment où la nouvelle église venait d'être inaugurée. Et l'incendie de la maison des demoiselles Aubut aurait été un effet collatéral ? À moins que ...?

Les suppositions allaient bon train.

Chose certaine, un incendiaire rôdait dans le coin.

Quelqu'un du voisinage, peut-être ?

Quelqu'un que l'on croisait tous les jours ? Ou bien ...? Toujours est-il que la méfiance s'installa. Tout le monde se mit à suspecter tout le monde. Une réaction très humaine mais déprimante au possible.

25

Et comme "un malheur n'arrive jamais seul", quatre jours plus tard, une autre tragédie vint assombrir l'atmosphère de la petite ville, qui n'avait vraiment pas besoin de l'être davantage.

Que se passa-t-il donc ? Et bien, un couple fut happé par un train. L'homme et la femme, moururent sur le coup. Et qui étaient-ils ?

Monsieur et madame Lamarre, les parents de Renée et de Jacques Lamarre, les amis des enfants Daigneault. Dans la petite ville de Dorion, où rien ne se passait d'habitude, l'horreur fut à son comble.

L'enquête démontra que le conducteur du train avait tenté de freiner. Or monsieur et madame Lamarre, absorbés l'un par l'autre (ils étaient si amoureux), ne virent pas le feu rouge indiquant qu'un train arrivait en gare.

Triste, triste, triste. Dans cette épreuve sans nom, Amélie et Pierre soutinrent autant qu'ils le purent leurs amis Renée et Jacques. Lesquels furent confiés à la garde des grands-parents Lamarre qui les emmenèrent vivre au Lac Saint-Jean.

Ce fut ainsi qu'Amélie et Pierre perdirent leurs amis et complices. Qu'il était loin l'été des rires, des pique-niques à l' Île Leroux, de l'expédition à la Maison Tresler.

.....

Si l'enquête sur l'accident de train établit les faits, on ne peut en dire autant sur celle de l'incendie de la vieille église. On ne retrouva jamais l'incendiaire. La vie reprit lentement son cours, et la nature humaine étant ce qu'elle est, les gens finirent pas oublier. Pour sa part, Amélie n'oublia pas mademoiselle Rachel, sa gentillesse et ses pots de miel. Elle déplora aussi la mort de Jeanne-d'Arc, mais un peu moins.

Feue Jeanne D'Arc fut remplacée par une jeune femme très sympathique. Pas du tout le genre à distribuer des coups de règles à droite et à gauche. Les résultats scolaires des élèves ne s'en portèrent que mieux.

D'autre part, Amélie insista pour continuer à apprendre le piano. Par goût et par envie de se surpasser. Elle s'en ouvrit à sa mère qui ne fit rien pour la dissuader, on s'en doute : "Je veux jouer du Chopin, comme toi maman. Tu te souviens quand j'avais quatre ans et que tu te mettais au piano, j'aimais bien jouer sur le tapis en t'écouter." Berthe se souvenait. Elle ne demanda pas pourquoi Amélie choisissait Chopin. Frédéric Chopin, le meilleur pianiste-compositeur de l'époque romantique. Ses Valses et ses Nocturnes faisaient rêver.

Amélie était une rêveuse.

Cela dit, Berthe téléphona à son amie madame Chartrand, laquelle prenait quelques élèves à l'occasion. Bien entendu, madame Chartrand accepta volontiers de donner des leçons de piano à la fille de son amie.

Affaire conclue.

Amélie reprendrait ses leçons de piano en janvier. Avec madame Chartrand. Dans les deux années qui suivraient, elle ferait de rapides progrès. Non seulement jouerait-elle du Chopin mais aussi du Schubert, du Mozart et quelques autres.

1950-1951

26

Quels sont les événements à signaler sur la scène québécoise au début de l'année 1950 ? En voici quelques-uns.

Janvier : Conférence fédérale-provinciale où les premiers ministres acceptent la création d'un comité chargé d'étudier les questions constitutionnelles.

***Tiens donc !* Lors de cette conférence, Maurice Duplessis se prononce pour une décentralisation des pouvoirs.**

Février: Mgr. Joseph Charbonneau, évêque de Montréal, demande à être muté ailleurs "pour cause de maladie ". Laquelle ? Mystère. Il sera remplacé par Mgr. Paul-Émile Léger.

Toujours en février, il y eut la sortie du film " SÉraphin " réalisé par Paul Gury. Avec Hector Charland dans le rôle de SÉraphin et Nicole Germain dans celui de Donald. Le film fit un tabac, bien entendu. Au fil des années d'autres versions, avec des acteurs différents, seraient produites pour le cinéma et la télévision. Mais en 1950, tout le monde se fit un devoir d'aller le voir.

Mars : Le Fleurdelisé est adopté par l'Assemblée législative comme drapeau officiel du Québec. On est québécois et fiers de l'être.

Le 1er Octobre débute l'émission du Chapelet en famille à la radio de CKAC . 7h00 tous les soirs de la semaine. Une initiative du nouvel archevêque de Montréal, Monseigneur Paul-Émile Léger. L'émission connaît un franc succès. On était pieux à l'époque. Chez les Daigneault, Florida, Berthe et les deux enfants se mettaient à genoux pendant les 15 minutes que durait l'émission '*Je vous salue Marie, pleine de grâce ...*'

Pendant ce temps, Lucien se retirait dans son bureau. Du diable s'il allait s'agenouiller pour égrener un chapelet. Le Chapelet en famille n'était pas son truc. Ce n'était pas le truc d'Amélie et Pierre non plus. Mais en enfants encore dociles, ils se résignaient.

.....

Tout ça pour dire qu'à Dorion, la vie continuait.

Les dimanches après-midi, il y avait projection de films au vieux théâtre de Dorion, transformé en salle de cinéma. Deux films pour le prix d'un. Généralement, des films de cape et d'épée, de pirates ou de cowboys.

Bien entendu, ce genre attirait beaucoup d'enfants. Si bien, qu'Amélie et Pierre avaient obtenu la permission d'y aller, eux aussi. Quel bonheur. C'est bien connu, '*les enfants s'ennuient le dimanche*'.

Dans une salle bondée d'enfants, qui mangeaient du popcorn, les enfants Daigneault suivaient les péripéties avec avidité. Ils revenaient à la maison avec la tête pleine d'histoires palpitantes à raconter. Florida, Berthe et même Lucien les écoutaient avec indulgence.

Les jeunes cinéphiles connaissaient les noms des stars hollywoodiennes de l'époque. Jane Powell, Ava Gardner, Jayne Mansfield, Maureen O' Hara, Errol Flynn, Rock Hudson, Robert Taylor, Gary Cooper et ainsi de suite. La magie de l'image. Amélie en conserverait un souvenir indélébile.

27

Les mois s'écoulaient et Amélie eut 11ans. Pour son anniversaire, elle avait reçu Les Mille et une Nuits, un roman palpitant. Le lendemain soir, elle s'installa au salon et ouvrit le livre.

Elle avait à peine lu la première page quand son frère Pierre le lui prit des mains. S'ensuivit une dispute, évidemment. Alerté par les cris, Lucien intervint à sa manière. Il prit le livre et le déchira. C'était cruel et injuste. Amélie pleura toutes les larmes de son corps ce soir-là. Elle ne lut jamais les Mille et une Nuits.

Quelques jours plus tard un autre mini-drame se produisit.

Amélie eut des pertes sanguines. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elles signifiaient et prit peur. À l'époque, on ne parlait pas de ces "choses-là". Elle crut être atteinte d'une maladie mortelle.

La voyant triste, Berthe lui demanda ce qui se passait. Ce fut en pleurant, qu'Amélie dévoila son grand secret à sa mère. Berthe ne s'attendait pas à cette nouvelle si tôt. Normalement, les premières règles arrivaient vers l'âge de 12ans et

plus. Elle-même avait eu ses règles à 14 ans. Sa fille était précoce et du coup Berthe constata qu'Amélie avait développé de petits seins.

"Ce qui t'arrive, ma chérie, fit-elle, est tout à fait normal. Toutes les femmes passent par là." Berthe tenta d'expliquer le phénomène. Finalement, à court de mots, elle donna à sa fille un livret d'explications. Le même que Florida lui avait donné à lire des années auparavant.

"Il va aussi falloir t'acheter un petit soutien-gorge, ajouta Berthe.

Ce fut ainsi qu'Amélie entra dans une nouvelle phase de sa jeune existence.

.....

Amélie était dans sa dernière année à l'école primaire. À ce stade, l'enseignement était donné par une religieuse. Soeur Évangéline était une femme d'une quarantaine d'années, très sévère. Pas de niaisage dans sa classe. De temps à autres, elle gardait une élève turbulente après les cours.

Un jour, ce fut au tour d'Amélie à être en retenue. La fillette se demanda pourquoi. Elle n'était pas turbulente pourtant. Soeur Évangéline commença par la féliciter de ses résultats scolaires. Ensuite, elle lui demanda quels étaient ses projets pour l'année suivante. Elle l'encouragea à poursuivre des études avancées.

Puis son ton se fit plus intime : "Êtes-vous jeune fille, fit-elle en détaillant. Amélie de la tête aux pieds. Amélie ne comprenait pas le sens de la question. Mais le changement de ton et le regard appuyé de la religieuse la troubla.

Elle ne savait que répondre. Juste au moment où elle se demandait comment elle allait se sortir du pétrin, Berthe fit irruption dans la salle de classe. Ne voyant pas sa fille revenir de l'école, elle avait décidé d'aller voir ce qui se passait.

Oups !

Soeur Évangéline changea complètement d'attitude. Elle reprit un ton sérieux pour expliquer que tout allait bien, qu'elle voulait simplement faire un bilan d'étape : "Amélie est une élève brillante et nous discutons de son avenir."

"Ah, bon, répondit Berthe. "Dans ce cas, vous ne verrez pas d'objection à ce qu'elle revienne avec moi à la maison". Ce n'était pas une question.

"Mais bien entendu, fit la religieuse en souriant.

Berthe n'avait pas la naïveté de sa fille et pas une seconde elle avait cru au prétexte du bilan : " Amélie, raconte-moi en détail, ce qu'elle t'a dit, demanda-elle à sa fille en sortant. Amélie s'exécuta.

"Est-ce qu'elle garde d'autres élèves en retenue?"

"Parfois oui, maman."

Le lendemain, Berthe appela le directeur de l'école. Apparemment, elle n'était pas la seule mère à porter plainte. Quelques jours plus tard, Soeur Évangéline était discrètement "rappelée" à la Maison Mère. Soeur Marie-Hélène la remplaça. Et avec elle, pas question de garder les élèves après les cours, sous prétexte d'établir un bilan. Ni sous aucun prétexte d'ailleurs.

28

Plus tard la même année, un autre incident, encore plus risqué, se produisit.

Depuis le départ de son amie Renée Lamarre, Amélie s'était rapprochée de Michelle Héneault, une fillette de son âge qui allait à la même école qu'elle.

Chaque matin, Amélie passait chercher Michelle chez-elle. Les Hénault, une famille de six enfants, habitaient au coin de la rue. Juste en face de la demeure de l'avocat Paul-Gérin Lajoie. Lequel serait élu député de Vaudreuil-Soulanges à l'Assemblée nationale, sous le gouvernement libéral de Jean Lesage. Devenu ministre de l'Éducation, il serait reconnu comme le père de la réforme scolaire au Québec dans les années 60.

Toujours est-il qu'Amélie et Michelle se rendaient à l'école ensemble. Parfois, elles prenaient un raccourci. Chose qu'elles n'auraient pas dû faire, étant donné que le raccourci n'était pas situé aux feux rouges du passage des trains. Très imprudent. Ce faisant, elles devaient emprunter une petite rue peu fréquentée. Une fois, qui s'avéra une fois de trop, une voiture les accosta.

À l'intérieur deux hommes. Celui du côté passager leur fit signe d'approcher. Croyant que les deux inconnus cherchaient leur chemin, Amélie s'approcha. Michelle derrière elle.

Mauvaise idée, très mauvaise idée.

L'homme regarda insolemment Amélie de la tête aux pieds : "T'es ben belle, toi, fit-il d'une voix pleine de sous-entendus.

Holà.

Les deux fillettes ne firent ni une ni deux et prirent leurs jambes à leurs cous. Jusqu'à l'école où elles arrivèrent en nage.

Ouf !

Elles l'avaient échappé belle. Et pourtant, elles savaient qu'il ne fallait pas s'approcher des étrangers. Elles convinrent donc de ne pas parler de l'incident à leurs parents, qui ne leur auraient sûrement pas fait de félicitations.

Plus jamais, elles ne prirent le raccourci.

.....

Amélie et Michelle devinrent inséparables. Toutes deux adoraient faire du vélo. Cet été-là, elles avaient pris l'habitude de partir pour des randonnées le long de la Baie de Vaudreuil. Et même plus loin. Hors un jour, qui promettait d'être magnifique, elles furent surprises de voir le ciel s'assombrir dangereusement.

Bang !!

L'orage éclata. On y voyait quasiment pas à deux pieds. Au lieu de se mettre à l'abri, les fillettes poursuivirent leur chemin sous le tonnerre et les éclairs qui zébraient le ciel. C'était d'une imprudence folle. Penchées sur leurs vélos, elles luttèrent contre le vent et les trombes d'eau qui déferlaient sur et autour d'elles. La jeunesse se croit invincible. Cette fois, elles en furent quitte pour arriver chez-elles complètement trempées. Et être réprimandées par leurs parents, inquiets.

Vers la fin de l'été, Amélie fut inscrite, comme élève externe, au couvent des Dames de la Congrégation Notre-Dame à Sainte-Anne-de-Bellevue. On y offrait un cours de quatre ans : le cours Lettres-Sciences. Ce pensionnat était également réputé pour la qualité de l'éducation que l'on y dispensait.

Cela signifiait qu'Amélie prendrait le train matin et soir pour s'y rendre. Avec son sac d'école plein de manuels scolaires et sa boîte à lunch. Une nouvelle aventure commençait.

1952 à 1956

29

À l'automne de 1952, il y eut l'avènement de la télévision au Québec. En effet, la Société Radio-Canada lança un service de production et de diffusion. Ce fut ainsi que la télévision fit son apparition dans des milliers de foyers québécois.

Une véritable révolution. Les Daigneault ne firent pas exception, bien entendu. Désormais, un gros meuble en bois blond contenant l'appareil trônait au salon juste à côté du gramophone. Le coin "culture" si l'on veut.

À 18 heures, les samedis, Amélie et Pierre s'installaient sur le divan pour regarder Le Monde merveilleux de Walt Disney. Pour l'occasion, Berthe et Florida préparaient leur repas favori. Des vols-au vent au poulet qu'ils mangeaient, les yeux rivés sur l'écran. Comme dessert, ils vidaient, à deux, une boîte entière de biscuits Whippet de Viau. Heureux âge où l'on a pas à surveiller sa ligne.

L'image était en noir et blanc et pour l'arrivée de la télé en couleur au Québec, il faudrait attendre jusqu'à l'automne de 1966. Qu'importe, la magie opérait quand même.

La magie opérait si bien que Florida se mit à regarder La Lutte au Forum et y prit goût. Assise sur le bout de son fauteuil, elle suivait les prouesses des lutteurs. Quand les "bons" l'emportaient sur les "méchants", elle applaudissait à tout rompre. Une vraie groupie.

Mais il n'y avait pas que La Lutte au Forum qui l'intéressait. Avec Berthe, elle suivait le téléroman "14 rue de Galais" ainsi que le Télé-théâtre du dimanche. Bref, il y en avait pour tous les goûts.

.....

Pendant ce temps Amélie étudiait le latin, l'algèbre, la physique, la chimie, la biologie, les classiques de la littérature française et tutti quanti. En parallèle, elle continuait à prendre des leçons de piano, au couvent, cette fois. Ses résultats scolaires étaient excellents. Première de classe comme à l'école primaire.

Et comme à l'école primaire, elle faisait des jalouses. Surtout chez les filles qui habitaient à Sainte-Anne-de-Bellevue. Lesquelles se comportaient comme si le couvent leur appartenait. Une véritable "mafia" avec une certaine Louise L. à sa tête. Il y avait entre cette dernière et Amélie une antipathie naturelle qui persisterait pendant les quatre années du Cours Lettres-Sciences.

Amélie ne s'était faite qu'une seule amie. Une "étrangère" comme elle. Denise Côté était une petite blonde plutôt effacée mais très gentille. À la récréation, les deux fillettes se tenaient ensemble, un peu à l'écart des autres.

Ce fut à ce rythme que l'année scolaire finit par finir. Au grand soulagement d'Amélie, laquelle n'était pas fâchée de prendre congé pendant deux mois. Loin des filles de la "mafia".

30

En juillet, Amélie fut invitée à passer quelques semaines chez la tante Germaine et l'oncle Rodolphe. Le couple habitait Québec mais possédait un chalet à Saint-Nicolas un peu plus loin sur le bord du Saint-Laurent.

Ce serait la première fois qu'Amélie s'éloignerait du giron familial. Bien entendu, elle ressentait une légère appréhension face à cette perspective. D'autant qu'elle connaissait peu les Laplante et leurs six enfants. Mais un côté d'elle avait soif d'aventure.

Ce fut l'oncle Rodolphe qui vint la chercher en auto. Rodolphe intimidait Amélie qui lui trouvait l'air sévère. Mais au long du voyage, la fillette eut le loisir de constater qu'il était tout, sauf sévère. Amusant, cultivé et curieux d'apprendre qui était cette jeune nièce un peu timide. Peu à peu Amélie se détendit. À mi-chemin, Rodolphe lui demanda si elle avait faim. Oui, elle avait faim. Ils firent une halte dans un beau restaurant où Amélie mangea du canard à l'orange pour la première fois. Et trouva ça bon.

Arrivés au chalet, toute la smalah les attendait.

À l'exception de Lise et Raymonde, les aînées. Toutes deux, jeunes adultes, elles étaient demeurées à Québec. Tante Germaine serra chaleureusement Amélie dans ses bras: "Comme tu as grandi, ma chérie, s'écria-elle. Ses cousins, cousines vinrent l'embrasser tour à tour. Une telle réception convainquit Amélie qu'elle était la bienvenue.

Des quatre enfants qui étaient là, seule Charlotte était de son âge. Laurent, Bernard et Josée étaient déjà des adolescents. Qu'importe, Amélie se sentit acceptée de tous.

.....

Et puis, il y avait le fleuve et sa beauté majestueuse. Du chalet, on pouvait voir les bateaux y naviguer. Certains énormes, d'autres plus petits. Amélie ne se lassait pas du spectacle.

Parfois, Charlotte et elle s'aventuraient jusqu'au pont de Québec. Toute une randonnée. Pour se faire, les deux fillettes marchaient pieds nus sur les galets. Au bout de quelques heures, l'air marin leur creusant l'appétit, elles s'arrêtaient pour dévorer les sandwiches préparés par Germaine à leur intention. En fin de journée, elles revenaient au chalet, enchantées de leur expédition.

31

L'oncle Rodolphe, Laurent et Bernard avaient dressé une grande tente devant le chalet. Certains soirs, les jeunes allaient coucher sous la tente. Non pas parce qu'il n'y avait pas de place dans le chalet mais simplement pour le plaisir de camper.

Pour Amélie c'était une nouvelle expérience. Évidemment, les jeunes mettaient du temps à s'endormir. À voix basse, ils se racontaient des histoires, toutes plus invraisemblables les unes que les autres.

D'autres soirs, on faisait de grands feux de camp sur la plage. Et on faisait griller des guimauves en chantant : "Feu, feu, joli feu ton ardeur nous réjouit ..."
Des beaux moments.

Vers la fin du mois, la température fraîchit légèrement. Si bien qu'un dimanche, tante Germaine prépara un ragoût de mouton pour le lunch. À la vue de la viande trempant dans une sauce beaucoup trop grasse, Amélie eut un haut-le-cœur et n'arrivait pas à se résoudre à avaler une bouchée.

L'oncle Rodolphe, assis à ses côtés, remarquant que sa nièce triturait sa nourriture, se pencha vers elle et murmura : "Laisse tomber si tu n'aimes pas." Amélie ne se le fit pas dire deux fois. Elle retrouva son appétit pour le dessert Des framboises qu'elle avait cueillies la veille en compagnie de Charlotte.

.....

Un soir, après le souper, tout le monde était assis sur la véranda à regarder passer les bateaux. Il faisait frisquet et Amélie frissonna. Elle rentra à l'intérieur prendre un chandail. Au moment où elle s'apprêtait à ressortir, le téléphone sonna dans la cuisine. Machinalement, elle alla répondre.

"Allô."

Au bout du fil et sans autre forme de politesse, une voix bien reconnaissable fit : "Ouais, dis à Rodolphe de rappeler Maurice."

Maurice, c'était Maurice Duplessis, le PM du Québec. Amélie ne connaissait rien à la politique à cette époque mais savait que Duplessis était proche de l'oncle Rodolphe. Impressionnée malgré tout, Amélie dit d'une voix qui se voulait assurée, mais qui ne l'était pas tant que ça : "Bien monsieur, je fais le message."

Duplessis raccrocha sans la remercier. Ce serait l'unique contact qu'Amélie aurait avec Duplessis. Elle ne s'en porterait pas plus mal. Bien entendu, elle fit le message à son oncle, lequel s'empressa de rappeler. Qu'y avait-il de si urgent pour que le PM appelle Rodolphe en vacances ?

Amélie apprendrait plus tard que son oncle était le principal confident du PM. Ce dernier l'appelait dès qu'il avait des "états d'âme". Il avait une âme, semble-t-il. Bref qu'il y ait urgence ou pas, Maurice appelait Rodolphe. Aussi simple que ça.

.....

Au début d'août, Amélie retourna à Dorion, la tête pleine de beaux souvenirs. Mais contente de retrouver sa famille. Elle s'était ennuyée. Eux aussi. Même son frère Pierre applaudit. Pour sa part, Lucien la serra fort dans ses bras et versa quelques larmes. Ah, les retrouvailles !!

32

Que se passa-t-il en ce mois d'août qui vaille la peine d'être mentionné ?

Et bien un soir, la famille avait mangé tard et s'attardait encore à table (Lucien étant en vacances l'atmosphère était beaucoup plus relax). Soudain apparut une chauve-souris qui avait passé par la cheminé pour aboutir au plafond de la cuisine. Aussitôt, Florida s'empara d'un balai et se transforma en Diane chasseresse.

"Ouste, ouste, s'écria-t-elle en poussant la chauve-souris vers la porte arrière. Inutile de dire que la chauve-souris n'insista pas. Un incident cocasse s'il en fut. Le lendemain, on en riait encore.

Plus tard, ce mois-là, Berthe fut conviée à une soirée vins et fromages chez les Chartrand. Ils avaient aussi invité quelques couples du voisinage. Normalement, Lucien fuyait ces occasions comme la peste. Mais pas cette fois. Il accompagna sa femme.

WOW !

L'ours légendaire subissait-il une métamorphose? À moins qu'il ait avalé une potion magique ? Ou peut-être était-ce ses longues vacances qui opéraient le changement ? Lucien avait encore des sautes d'humeur. Mais moins fréquentes. Certes, il ne serait jamais un joyeux drille et sûrement pas un agneau, mais c'était quand même une amélioration.

Durant les quelques semaines de répit avant la rentrée, Amélie découvrit Les aventures étranges de l'agent IXE-13. Une série de romans écrits par un certain Pierre Daigneault. Son héros était en quelque sorte l'ancêtre du célèbre agent 007 créé par Ian Flemming.

Amélie dévora les treize petits livres mettant en vedette X-13 qu'elle trouva dans la bibliothèque de son père. En 2014, Jacques Godbout, cinéaste à l'ONF, en ferait un film. Fort apprécié du public.

33

Vint le temps de la rentrée scolaire.

Amélie reprit le train pour se rendre à Sainte-Anne-de-Bellevue. Cette année-là, il lui arriva de croiser le grand Félix Leclerc sur le quai de la gare de Dorion. À cette époque, l'auteur-compositeur habitait l'Anse de Vaudreuil

Il portait souvent sa guitare dans un étui. Peut-être se rendait-il à Montréal, enregistrer une de ses merveilleuses chansons ? *Le P'tit Bonheur. Le Tour de l'Île. Moi mes Souliers.*

Au couvent, Amélie retrouva Louise L. et sa "mafia". Des années plus tard, quand la culture américaine aurait envahi le Québec, on qualifierait ces filles de "bullies", intimidatrices en français. Qu'importe l'appellation, ce n'était pas plus sympathique.

Amélie décida donc de prendre le taureau par les cornes, si l'on peut s'exprimer ainsi. Mais elle le fit de la mauvaise manière. Par bravade, besoin de plaire, d'occuper le devant de la scène, elle devint indisciplinée.

Elle se mit à mâcher de la gomme pendant les cours. Ce qui lui valut de passer l'heure du lunch dans la classe à écrire *Je ne mâcherai plus de gomme pendant les cours.* 500 fois. Après cet exercice, elle ne mâcha plus de gomme pendant les cours.

Mais toujours pour impressionner la galerie, elle fit pire. Elle s'en prit à Mère Sainte-Camille, la jeune religieuse qui lui enseignait. Voici comment cela se produisit. À l'entrée de chaque salle de cours, il y avait un bénitier. Dans lequel chacune devait tremper ses doigts et se signer. Un jour, après l'heure du lunch, Amélie versa de l'encre dans le bénitier.

Lorsque Mère Sainte-Camille entra, elle se signa comme à l'habitude. L'encre lui dégouлина sur le visage. La jeune religieuse, qui ne méritait absolument pas un tel traitement, en eut quasiment les larmes aux yeux.

"Qui a fait ça ? demanda-elle d'une voix mal assurée.

Amélie leva la main : "Moi, Mère." La fillette regrettait déjà son geste. Quand elle avait vu la tristesse de la jeune religieuse, elle avait éprouvé de la honte. N'empêche qu'elle écopa d'une punition exemplaire. Elle dut passer tout l'après-midi à faire la chandelle, debout devant la classe. Une punition largement méritée.

Après cet épisode peu glorieux Amélie évita les écarts de conduite.

Jusqu'à un jour de janvier.

Il avait neigé la veille et la neige était parfaite pour faire des boules de neige. Pendant la récréation, toujours par besoin d'attirer l'attention, elle lança une boule de neige en direction de la surveillante qui la reçut en plein front.

Amélie, qui visait toujours mal, fut la première surprise de son succès.

Manque de pot, la surveillante, Mère Sainte Marie-Aimée, le prit très mal. Amélie dut se rendre au bureau de la Mère supérieure qui lui servit tout un savon. Elle la menaça d'appeler ses parents : "À moins que vous fassiez des excuses publiques, mademoiselle Daigneault."

Amélie dut s'exécuter devant tout le monde. Une humiliation qui mit fin à ses tentatives pour attirer l'attention. D'autant qu'elle n'avait pas gagné en popularité. Elle s'était comportée comme une idiote, couverte de ridicule et complètement trompée de cibles.

Le reste de l'année scolaire se déroula sans récidive de sa part. Louise L. et sa bande continuèrent à faire la pluie et le beau temps. Amélie continua à passer les récréations à l'écart avec Denise Côté, laquelle lui était restée fidèle.

34

Au début des vacances, la famille Daigneault apprit une triste nouvelle.

Michel, le fils de l'un des frères de Lucien, se suicida. À vingt-quatre ans. Un beau jeune homme qui venait de terminer des études universitaires et avait un avenir prometteur devant lui. Il n'avait laissé aucun mot d'explication.

Amélie ne l'avait rencontré que deux fois. Quand même, elle fut ébranlée. Un suicide ! C'était à peine si elle savait ce que c'était. Mais à treize ans, on oublie vite ce qui arrive aux autres. On est surtout centré sur soi-même.

Pas tout à fait une ado mais plus tout à fait une fillette, Amélie subissait des changements hormonaux et commençait à reluquer les garçons. Non pas ceux de son âge, qu'elle trouvait "trop bébés" mais des plus vieux.

Comme les deux frères Vendette, par exemple. Ils avaient dix-sept et dix-huit ans et habitaient à deux rues de chez-elle. Amélie faisait exprès pour passer devant leur maison en vélo. Quand elle avait la chance de les apercevoir, elle en perdait les pédales. C'était le cas de le dire.

Mais les deux beaux blonds l'ignoraient.

. Amélie était trop jeune pour eux. Voyant cela, Amélie jeta son dévolu sur un dénommé André Latour, un joueur de football, celui-là. Épaules larges, tignasse brune, à dix-neuf ans, il ne manquait pas d'admiratrices.

Amélie se mit donc à fréquenter le terrain de football. Et bien qu'elle n'y connaissait rien, elle assista à toutes les parties. Elle eut beau applaudir à tout rompre, s'égosiller en bravos, André Latour ne la remarqua même pas.

Amélie dut se rendre à l'évidence. Elle était trop jeune pour son héros. Elle se réfugia alors dans le rêve. Pour cela, elle fut servie à souhait avec les romans à l'eau de rose que sa grand-mère Florida lui prêtait. Un jour, elle en était certaine, son prince charmant viendrait. Et l'emporterait sur son cheval blanc.

Amélie en rirait des années plus tard. Le prince charmant n'avait existé que dans sa tête d'adolescente rêveuse.

35

L'année suivante, Amélie étudia Corneille et Molière au cours de littérature française. À la fin de l'année, les élèves devaient jouer dans deux pièces devant les parents. Ce fut ainsi qu'Amélie, plus grande que la moyenne, interpréta le personnage de Trissotin, un des principaux rôles masculins dans *Les Femmes savantes* de Molière. Elle se révéla être une assez bonne comédienne et fut applaudie par l'auditoire pour son jeu et sa façon de déclamer.

Berthe, Florida et Lucien n'étaient pas peu fiers d'elle. De retour à la maison, son père lui offrit un bouquet de lys blancs. Son frère Pierre, une carte sur laquelle il avait écrit "*Bravo p'tite sœur,*" Ensuite on festoya en famille. Un autre moment mémorable.

.....

Le temps passa et Amélie termina le cours Lettres-Sciences avec honneur Première de classe, une fois de plus. Munie de son diplôme avec le sceau de l' UDEM, s'il-vous plaît. Photos avec le mortier et la toge.

Sans oublier un Lauréat en musique. Quatre années d'études au cours desquelles, elle était devenue plus savante et avait appris la discipline à la dure Et pour tout dire, elle en avait marre du régime sévère du couvent.

Si bien qu'en juillet, elle eut une sorte de passage à vide. Ses parents souhaitaient qu'elle poursuive son cours classique. Elle en avait les capacités intellectuelles, aucun doute dans leur esprit. Mais Amélie rêvait de liberté. Cela donna lieu à d'âpres discussions.

Voyant qu'elle n'obtiendrait rien avec des grincements de dents, Amélie proposa un compromis : "Dans ce cas, je vais aller à l'École des Beaux-Arts." Une alternative qui plut à Berthe. Mais pas nécessairement à Lucien, qui finit par céder mais de très mauvaise grâce.

Au mois d'août, histoire d'avoir un peu d'argent de poche, Amélie trouva un travail temporaire dans une succursale de la Shawinigan Power à Dorion. L'entreprise fut pendant une cinquantaine d'années le principal distributeur d'électricité au Québec. L'ancêtre d'Hydro-Québec si l'on veut.

L'expérience, qui dura quatre semaines, ne lui déplut pas. Répondre au téléphone, recevoir les gens au comptoir, faire du classement de dossiers lui conféra un peu d'assurance. Recevoir une paye à la fin de la semaine n'était pas négligeable non plus. Pour ne pas être en reste, Pierre qui avait maintenant 14 ans, s'était trouvé du travail comme emballeur au magasin général rue principale.

Les étés insouciants de leur enfance étaient derrière eux. Ils entraient dans une phase de leur existence où ils apprendraient que la vie n'était pas que jeux, rires et pique-niques.

1957 à 1960

36

À cette époque l'École des Beaux-Arts était située coin Sherbrooke et Saint-Urbain à Montréal. Amélie devrait donc prendre le train pour s'y rendre. Ensuite marcher de la gare Windsor jusqu'à l'École.

Le jour de la rentrée, Amélie se présenta vêtue d'un tricot blanc à col roulé et d'une jupe marine. Cela ne prit pas de temps avant qu'elle constate que cette tenue tranchait avec celles des autres élèves. Les filles étaient toutes de noir vêtues.

Et oui. Le mouvement existentialiste qui battait son plein en France avait atteint Montréal. La muse du mouvement était, sans conteste, la chanteuse française Juliette Gréco toujours vêtue de noir. Amélie dut donc se mettre à la page et adopta la tenue de rigueur. Col roulé noir, jupe noire et bas noirs.

Un monde inconnu et fascinant s'ouvrait pour la jeune banlieusarde. L'atmosphère décontractée et bohème qui régnait dans l'École fut même un choc pour Amélie. Mais elle ne tarda pas à se mettre au diapason. Amélie se glissa dans sa nouvelle vie comme dans un bain moussieux plein de bulles savonneuses.

Tout l'enchantait. Les cours de modelage, de dessin, de peinture et de gravure, souvent donnés par des artistes connus, contrastaient avec ce qu'elle avait connu au pensionnat.

Elle se fit rapidement deux copines, débutantes comme elle. Lise St-Pierre et Monique Carle. Avec elles, pendant l'heure du lunch, Amélie se rendait à l'atelier de sculpture au sous-sol de l'École d'Architecture, située juste derrière l'École des Beaux-Arts.

Dans ce cénacle, en compagnie des étudiants en sculpture, des garçons pour la plupart, les trois filles, mangeaient leurs sandwiches parmi les marteaux, les maillets, les haches et les ébauches de sculptures en écoutant Georges Brassens.

De beaux moments.

Dans le cours de dessin, il y avait parfois des modèles vivants. Un jour, une jeune violoncelliste vint poser, et pendant toute la séance, joua du violoncelle. Ce fut un des plus beaux dessins que fit Amélie. À la sanguine sur une grande feuille de papier. Ce dessin, elle le conserverait toute sa vie. Tout comme le souvenir de ce moment enchanté. Le soleil entrant par les grandes fenêtres de l'atelier et éclairait la salle de cours d'une lumière diffuse qui ajoutait à la beauté du modèle et de la musique.

Peu avant le congé des Fêtes, Amélie eut la surprise d'être élue par les élèves mâles : "Une des cinq plus belles filles de l'école." Et pourtant, elle n'avait

participé à aucun concours. Elle se croyait très ordinaire comparée à des filles qu'elle trouvait beaucoup plus belles qu'elle.

Bref, elle n'en revenait pas. Ce succès inattendu, ne lui monta pas à la tête, mais la rassura quelque peu sur son physique de grande fille timide et un peu gauche.

T

37

Au retour du congé des Fêtes, Amélie retourna avec plaisir à l'École des Beaux-Arts. Elle s'y sentait bien, acceptée de tous. Enfin, elle faisait partie de la bande. Parfois, après les cours, elle se rendait, avec ses copines, Lise et Monique, à L'Échouerie, un café pas très loin de l'École.

C'était le lieu de rendez-vous préféré de la faune artistique. Parmi eux, il y avait Armand Vaillancourt et Tex lecor, deux finissants à l'École. Plus tard, ils deviendraient archiconnus. Mais à l'époque, ils étaient comme tout le monde. N'empêche que Lise en pinçait pour Tex Lecor.

Les trois filles s'attardaient au café. Cela ne faisait pas problème pour Lise et Monique qui résidaient à Montréal. Mais pour Amélie, qui devait retourner à Dorion, c'était une autre paire de manches. Arriva ce qui devait arriver. Un soir, elle rata son train. Elle dut donc attendre le suivant qui ne partait que deux heures plus tard. La chose à faire aurait été d'appeler à la maison pour prévenir de son retard, mais elle jugea que ça ne valait pas la peine. Mal lui en prit.

Lorsqu'elle arriva, Lucien piqua une colère à tout casser. Au lieu de se taire Amélie riposta : " Tu ne comprends rien à rien. T'es juste un vieux grincheux."

Oh la la. On ne traitait pas Lucien de "vieux grincheux" impunément. Il devint livide, avait les narines pincées, ses yeux lançaient des éclairs. Il allongea le bras pour frapper sa fille au visage.

Berthe s'interposa : "Ça suffit, vous deux, lança-t-elle d'une voix forte. Puis s' adressant à Lucien, elle ajouta : "Fais attention à tes gestes. Cette fois, tu pourrais le regretter amèrement."

C'était une allusion à peine voilée à ce qui s'était passé des années auparavant quand Lucien l'avait battue. Lucien tourna les talons et se dirigea vers son bureau, dont il claqua la porte avec fracas.

Mais Berthe n'en avait pas terminé avec sa fille : "Amélie, monte dans ta chambre réfléchir à ton comportement. " La jeune fille vit de la déception dans le regard de sa mère. Amélie avait tort et le savait Mais ne présenta pas d'excuses.

Elle ignorait alors que l'épisode allait changer le cours de sa vie.

38

Au retour du congé des Fêtes, lors duquel Amélie avait plus ou moins fait la paix avec son père, elle ne retourna plus à l' Échouerie après les cours. Elle avait eu une longue conversation avec sa mère suite à l'affreuse scène entre elle et son père.

Berthe l'avait alors prévenue qu'aller aux Beaux-Arts ne lui donnait pas le droit de n'en faire qu'à sa tête. "C'est ton second semestre, Amélie, il faut que tu sois sérieuse. Ne recommence plus, car s'il y a une prochaine fois, on ne peut prévoir comment ton père réagira."

Amélie avait compris. Désormais, elle se concentrerait sur ses études. Elle aussi rêvait d'être une peintre connue un jour. Elle avait un sens inné des couleurs, de l'imagination et la volonté de réussir.

Si bien qu'entre les cours elle se rendait à la bibliothèque de l'École, lire sur les grands peintres. Un jour, où elle feuilletait un livre sur les Impressionnistes, elle se sentit observée. Levant les yeux, elle vit à une table voisine, un étudiant qui la zieutait avec insistance. Il semblait plus vieux que les autres élèves.

Elle l'ignora et se replongea dans sa lecture. Vint l'heure où elle devait retourner au cours de peinture. En relevant la tête, elle vit qu'il la regardait encore. Gênée par son insistance, elle ramassa ses affaires en vitesse et sortit de la pièce. Il sortit à sa suite.

Et l'aborda : "Vous me faites penser à une peinture de Modigliani. Vous êtes très belle et j'aimerais vous peindre." C'était du baratin. Hors, dans toute son inexpérience, Amélie n'y vit que du feu.

Les présentations faites, le jeune homme ajouta : "Ce serait bien qu'on puisse prendre un café ensemble. Qu'en dites-vous ?"

"Heu ... oui. Mais pas maintenant. Je dois retourner à mon cours."

"Demain, alors ?"

.....

Le lendemain, ils étaient attablés à la cafétéria. Il la fit parler d'elle, de sa vie à Dorion, de ses parents etc ... Mise en confiance, Amélie raconta. Puis ce fut au tour de Jean-Guy (c'était son prénom) de se raconter. Il était finissant, avait vingt-cinq et se destinait à l'enseignement.

Ils se revirent le lendemain et le surlendemain. Ce fut cette fois-là qu'en la reconduisant à son cours, Jean-Guy l'attira dans un coin et tenta de l'embrasser. N'étant pas du tout prête à se genre d'intimité, Amélie réussit à se dégager.

Or quelqu'un avait vu la scène.

Lise Saint-Pierre.

Après le cours, elle s'approcha d'Amélie : "Méfie-toi de ce type. C'est un coureur de jupons. Et en plus, il est fiancé."

"Tu en es certaine ? demanda Amélie à son amie.

"C'est bien connu. Il s'est essayé avec la moitié des filles ici."

Amélie avait du mal à croire son amie. Mais au bout de quelques jours, elle dut se rendre à l'évidence. Un jour, elle surprit Jean-Guy à la cafétéria, en train de faire du plat à une autre fille de l'École.

Première déception amoureuse.

39

Déception amoureuse et blessure d'orgueil aussi. Amélie s'en voulait d'être tombée dans le panneau aussi facilement. Jean-Guy n'était qu'un Don Juan de pacotille. Comment avait-elle fait pour croire à son baratin ?

Et quand on s'en veut, on est pas forcément de commerce agréable. Amélie ne l'était pas. À la maison, elle était maussade, voire insolente. Ce qui n'eut pas l'heur de plaire à Lucien. Les hostilités entre père et fille reprirent de plus belle.

Aux Beaux-Arts, ce n'était guère mieux. Amélie travaillait mollement. Ses résultats s'en ressentirent. Bref il fallait que quelque chose se passe parce que c'était mal parti.

Et quelque chose se passa.

Un soir en attendant le train pour retourner à Dorion, Amélie vit un jeune homme qui attendait le train aussi. L'impression du déjà vu était forte de part et d'autre. Le jeune homme lui sourit, elle lui rendit son sourire. Il s'appelait Yvon, était finissant aux Beaux-Arts et habitait Dorion.

Les deux jeunes gens firent le chemin du retour ensemble. Il avait vingt-trois ans et habitait sur la rue de la Gare avec sa mère Valéda et sa sœur Denise. À côté d'un hôtel appartenant à Évariste Daoust lequel était marié à Lucille, l'une des sœurs de Valéda.

Yvon était beau, avait les cheveux noirs bouclés et ressemblait à Jean Coutu, un acteur québécois de l'époque. Il était timide et réservé. Tout le contraire de Jean-Guy, le séducteur. Et c'était tout à son honneur.

Ils refirent souvent le chemin du retour en train. Et devinrent amis. Encouragée par Yvon, Amélie reprit goût à ses études. À la maison, elle se montra plus conciliante. Est-ce que cela modifia ses rapports avec son père ? Pas vraiment. Ils ne parlaient plus le même langage.

Amélie n'était plus la fillette qui réclamait l'histoire du Loup bleu et du Vieux de la Montagne. La fillette que Lucien aidait dans ses devoirs et conseillait dans ses lectures. Peut-être regrettait-il cette époque, mais il ne savait pas l'exprimer.

Ce fut dans cette période qu'Amélie fit le portrait d'une petite fille, venue avec sa mère, acheter une des peintures de Berthe. L'enfant lui rappelait la petite fille qu'elle avait été, il n'y avait pas si longtemps. Même tresses, même yeux bruns, même sourire timide. À partir du croquis, Amélie peignit une toile un peu naïve mais très ressemblante. Berthe l'encadra et la suspendit bien en vue au mur du salon.

.....

Quand Amélie rencontra Valéda, la mère d'Yvon, ce ne fut pas un coup de foudre. C'est le moins que l'on put dire. Une mère possessive qui voyait l'amitié de son fils avec la jeune fille comme une menace.

En revanche, Amélie et Denise, la sœur d'Yvon, devinrent de bonnes amies. Même génération, même vision de la vie.

En revanche, Yvon fut bien accueilli chez les Daigneault. Florida et Berthe le trouvaient gentil et poli. Pierre, maintenant un adolescent, le considérait comme un grand frère. Yvon trouva même grâce aux yeux de Lucien. Bref, toute la famille voyait d'un bon oeil l'amitié entre Amélie et Yvon. Une amitié qui se développa en amitié amoureuse cet été-là. En tout bien tout honneur, évidemment.

Le mois de juillet arriva et les amoureux en profitèrent pour faire de longues promenades en vélo. Denise les accompagnait souvent. Ils s'arrêtaient ça et là et Yvon sortait son appareil photo pour immortaliser ces moments privilégiés.

Une fois, ils allèrent jusqu'à la plage de Hudson. C'était à l'époque un endroit idyllique. Pas encore défiguré par les projets immobiliers qui la menaceraient des années plus tard.

On arrête pas le progrès.

40

Le mois d'août promettait de ressembler à juillet. Yvon, qui avait terminé ses études, avait été engagé au service de l'animation cinématographique à l'Office national du Film. Il ne commencerait à travailler qu'en septembre. Pour lui c'était une chance inouïe qu'il méritait amplement. Il avait un talent exceptionnel pour le dessin et était passionné de photographie.

Mentionnons que plusieurs cinéastes connus firent leurs premières armes à l'ONF. Michel Brault, Gilles Groulx, Claude Jutra, Gilles Carle, Denys Arcand pour n'en nommer que quelques-uns. Pour sa part Yvon réalisera, entre autres, un film d'animation qui sera en nomination aux Oscars à Hollywood et remportera un prix au Festival d'Annecy en France.

Amélie comptait bien retourner à l'École des Beaux-Arts pour une deuxième année. Si bien qu'en attendant, les jeunes gens continuaient leurs ballades en vélo. Ils ne se doutaient pas à ce moment-là qu'Amélie allait éprouver une grande déception vers la mi-août.

Le fossé qui se creusait entre elle et son père allait devenir un cratère.

Disons qu'elle ne faisait aucun effort pour le combler. Lui non plus, d'ailleurs. Un soir, après le souper, Lucien dit à sa fille : "Tu as assez perdu de temps aux Beaux-Arts. Il te faut apprendre quelque chose d'utile."

Hein !! Amélie craignait ce qui allait suivre.

"Par exemple un cours de secrétariat. Au Paré Business College. La fille d'un de mes collègues est passée par là. Une excellente école. Le cours dure un an. Après, tu travailleras comme tout le monde."

En entendant le verdict impitoyable, le monde s'écroula pour Amélie. L'eut-elle voulu qu'elle ne sut que répondre. À 17 ans, elle était encore très loin de la majorité, fixée à 21 ans à l'époque. À voir l'expression sur le visage de Berthe, il était évident que l'idée ne venait pas d'elle. Bien au contraire.

Dans les circonstances, que pouvait faire Amélie ? S'enfuir ? Pour aller où ? Avec quel argent ? Elle n'avait pas un sou. Complètement dépendante, Amélie dut donc s'incliner.

Flairant sa détresse, Flocon, le chat de la maison, vint se frotter contre ses jambes. Elle le prit sur elle et enfouit son visage dans le poil soyeux. Puis son chat dans les bras, elle monta à sa chambre.

Amélie serait des mois sans adresser la parole à son père.

41

En septembre, Yvon prit le chemin de l'ONF, Amélie entra au Paré Business College. Et pendant que son amoureux évoluait dans un milieu de créateurs, se familiarisait avec les techniques du cinéma d'animation, une Amélie désorientée apprenait la dactylographie, la sténographie ainsi que des éléments de comptabilité.

Les cours se donnaient en anglais la plupart du temps. Ce qui permit à Amélie de perfectionner son anglais écrit et parlé. Selon elle, ce fut le seul élément positif de cette année pendant laquelle elle s'ennuya à mourir.

À la maison, Amélie parlait volontiers avec Berthe, Florida et Pierre, mais évitait son père. Lucien tenta un rapprochement à quelques reprises, mais rien n'y fit. Elle n'était pas rancunière de nature sauf que là, son père était allé trop loin. Amélie n'était pas prête à pardonner cette fois.

"Tu devrais faire un effort pour te réconcilier, Amélie, lui dit un soir sa mère.
"Ton père trouve ça dur."

"C'est son problème, riposta Amélie.

"Un jour tu regretteras peut-être ton attitude, ma fille."

"Possible. Mais tant pis."

Berthe n'insista pas. D'autant que, dans son for intérieur, elle comprenait très bien sa fille d'en vouloir à Lucien. Par son intransigeance, il avait coupé les ailes de leur fille alors qu'elle prenait à peine son envol.

.....

Comment Amélie réussit-elle à traverser le désert intellectuel que représenta l'année au Paré Business College ? Ce fut en grande partie à cause du soutien d'Yvon, de Berthe et de Florida. Pendant ses temps libres, la jeune fille, encouragée par sa mère continua à peindre et à dessiner. Excellent pour le moral. Un jour, elle en était certaine, elle allait exposer.

Et effectivement cela se produisit des années plus tard.

Les fins de semaine, Yvon et elle allaient au cinéma. Parfois, Denise, la sœur d'Yvon, les accompagnait. Mais pas toujours. Car elle terminait un cours classique qui lui prenait tout son temps. Amélie ne l'enviait pas. Bien qu'il lui arrivait parfois de regretter de ne pas avoir poursuivi son cours classique. Si elle l'avait fait, Amélie n'en serait pas à s'ennuyer au Paré Business College.

Après le cinéma, les jeunes gens allaient manger des sandwiches aux tomates toastés chez Yvon. Et c'était Valéda qui les préparait. La mère d'Yvon, une femme intelligente, avait compris qu'il ne lui servirait à rien de bouder Amélie.

Autrement, elle risquait de s'aliéner son fils. C'était ce qu'elle redoutait par-dessus tout.

.....

Amélie réussit à terminer le cours de secrétariat. Désormais, elle savait taper à la machine, prendre des notes en sténo et faire un peu de comptabilité. En résumé, prête pour effectuer du travail de bureau. Tout comme l'avait voulu Lucien, auquel elle parlait à nouveau. Plus pour dissiper le malaise qui régnait à la maison que par réelle envie de communiquer avec lui.

42

En juillet, monsieur Henderson, un voisin des Daigneault, lui procura un emploi à Montréal dans une usine où il était contremaître. Amélie ferait partie d'un pool d'une trentaine de dactylos. Très vite, elle se rendit compte que taper à la machine, à la journée longue, dans une grande salle éclairée aux néons, ne lui convenait pas.

Tout de même, pour ne pas décevoir monsieur Henderson, elle endura son supplice jusqu'au mois d'août. Puis n'en pouvant plus, elle démissionna. Monsieur Henderson comprit. Il avait bien vu que la jeune fille n'était pas à sa place.

Finalement, Amélie fut embauchée à la succursale de Bell Canada située au centre-ville de Montréal. Pour opérer un téléimprimeur (télétype). Là aussi, elle faisait partie d'un pool.

Mais l'atmosphère était tout autre. Plus décontractée, moins anonyme. La salle où elle travaillait, avec une dizaine d'opératrices, était éclairée à la lumière du jour. Les jeunes filles n'étaient pas sous pression.

Le patron, un grand anglophone, qui ressemblait à un acteur de cinéma, n'élevait jamais la voix. D'ailleurs, pourquoi l'aurait-il fait ? Juste pour obtenir un de ses sourires éclatants, les filles donnaient leur 110%.

En juin, Amélie se fiança. Yvon lui acheta une magnifique bague à diamant qui avait dû coûter une petite fortune au jeune homme. Amélie la porta fièrement.

Au travail, ses collègues préparèrent, à son insu, un beau shower. Elles décorèrent le bureau, dressèrent une table sur laquelle elles disposèrent les cadeaux. L'une d'elles, dont la mère était pâtissière, apporta un délicieux gâteau recouvert d'une ganache au chocolat. Le patron fit une courte apparition dans la salle et lui offrit des fleurs.

La surprise était totale. Ce fut ce jour-là qu'Amélie prit toute la mesure des liens qui s'étaient tissés avec ses collègues de travail. Elle repartit prendre le train pour Dorion, les bras chargés de paquets et son bouquet de fleurs à la main.

Amélie donna sa démission en septembre. Précisons qu'Yvon ne lui avait pas demandé de quitter son boulot. La décision venait entièrement d'elle. Elle aurait pu continuer à travailler si elle l'avait voulu.

Mais elle préférait se familiariser avec sa nouvelle vie. Il faut dire qu'elle ne savait ni cuisiner, ni tenir une maison. Chez les Daigneault, Florida et Berthe s'occupaient de tout. Au fond, Amélie avait été choyée et ne l'avait pas toujours apprécié. Ça lui donnait mauvaise conscience.

Le jour où Amélie quitta la compagnie, son patron vint l'embrasser gentiment sur la joue : "You can come back to work whenever you want, Amélie."

"Thank you, sir, répondit-elle en rougissant

Après le boulot, ses compagnes l'emmenèrent prendre un verre dans un bar situé pas très loin. Amélie n'avait jamais bu d'alcool. Elle ne se méfia pas quand le serveur lui apporta un grand verre plein de jus de fruits. Sauf que le verre contenait aussi un mélange d'alcools forts.

Oups!!

Elle n'en commanda pas d'autre. D toute manière, elle devait prendre le train pour retourner à la maison. Après avoir remercié ses copines et promis de rester en contact, elle sortit du bar en titubant légèrement. Ce fut ainsi qu'elle marcha jusqu'à la gare Windsor.

Heureusement, elle était dégrisée quand elle arriva chez-elle.

43

Amélie se maria en octobre. Le lendemain de son anniversaire. Elle venait d'avoir vingt ans. Dans la semaine qui précéda le mariage, une grande effervescence avait régné chez les Daigneault. Les préparatifs et tout et tout.

La veille du mariage, on procéda aux derniers achats, aux derniers essayages. Berthe avait confectionné la robe de la mariée. En pou-de-soie. Une belle robe blanche à demie-mollet avec jupon à crinoline. Et oui, en plus de ses nombreux talents, Berthe savait coudre. Elle avait aussi confectionné un tailleur en fin lainage marron clair pour le voyage de noces d'Amélie .

Pendant ce temps, Lucien, qui avait pris congé, était parti avec Pierre, le fiston, lui acheter un complet pour le mariage. Le jeune homme portait habituellement un pull et des jeans. Une tenue peu convenable pour un mariage.

Yvon, lui, était allé à l'appartement, que le futur couple avait loué à Dorion, recevoir le mobilier acheté chez IKEA. Pour sa part Florida prépara des sandwiches pour le lunch et un bœuf braisé aux légumes pour le souper.

Avec comme dessert, une tarte au citron recouverte de meringue. Florida, était bonne cuisinière, elle aussi. Bien entendu, Yvon était invité.

Tout ça pour dire que le jour où Amélie eut 20 ans, personne ne pensa à son anniversaire. Ce ne fut que le soir venu, que Lucien s'en souvint. Tout le monde se confondit en excuses. Y inclus, le futur marié : "Je ne peux pas croire que j'ai oublié, s'écria-t-il, confus.

Amélie trouva la situation cocasse : "C'est à peine si j'y avait pensé moi-même. Chantez-moi Bonne Fête et ce sera suffisant pour cette année." Berthe se mit au piano et on chanta Bonne Fête. Puis on trinqua au café.

.....

Le lendemain matin, Lucien conduisait fièrement sa fille à l'autel. Et pour une fois, il ne roupilla pendant le messe.

Son père étant décédé, Yvon avait pour témoin, son oncle Paul, le frère de sa mère. Après les questions d'usage posées par le prêtre, les nouveaux mariés échangèrent les bagues et s'embrassèrent. Ils formaient un très beau couple. Avec la vie devant eux.

Au sortir de l'église, on prit des photos puis on se dirigea vers l'hôtel d'Évariste Daoust, où une salle avait été réservée pour le repas de noces. On reprit des photos pour immortaliser l'occasion. À la table d'honneur, outre les jeunes mariés, on pouvait voir les membres des deux familles. Tout le monde souriait.

Vers la fin de l'après midi, les jeunes mariés partirent en voyage de noces. Dans la petite Volkswagon qu'Yvon avait achetée. Ils allaient à NewYork. Chemin faisant, ils firent une halte dans une petite auberge à Lake George

Amélie n'apprécia pas tellement New-York. Elle trouva la ville oppressante avec ses grands buildings et ses rues bruyantes. Au fond elle serait volontiers restée à Lake George. C'eut été beaucoup plus romantique.

Cela dit, pendant la semaine qu'ils passèrent à New-York et malgré leur inexpérience dans le domaine, les jeunes mariés trouvèrent le moyen de concevoir leur premier enfant. Claude naîtrait fin juillet.

.

44

Au retour de leur voyage de nocces, Amélie et Yvon s'installèrent dans leur logement. Un quatre pièces au deuxième étage d'une maison dans la partie moderne de la ville de Dorion. Certes, le quartier était moins intéressant que celui où Amélie avait grandi mais pour l'instant ça leur convenait. Le jeune couple mettait de l'argent de côté en prévision de l'achat d'une maison.

Les premiers mois de la grossesse furent difficiles pour Amélie. Elle souffrit de nausées à un point tel qu'elle arrivait à peine à avaler des pommes et des biscuits Soda. Résultat, elle perdit du poids au lieu d'en gagner.

Au quatrième mois, les nausées disparurent et Amélie commença à s'alimenter convenablement. La seule chose qu'elle ne pouvait supporter était l'odeur du café. Yvon devrait s'en passer pendant quelques mois.

Cependant, elle apprit à cuisiner des plat simples et nourrissants. Pour le moment, son statut de femme au foyer lui convenait.C'était nouveau pour elle. Viendrait un temps où elle se laisserait. Mais n'anticipons pas.

.....

Pierre venait souvent rendre visite au jeune couple.

Le jeune homme étudiait maintenant aux HEC. Durant l'été, il continuait à travailler au magasin général où il était monté en grade. Il faisait de la comptabilité. Il faut dire qu'il était très doué pour les chiffres.

Une journée torride du mois de juillet, quelques jours avant la naissance du bébé, Pierre vint souper chez sa sœur. Amélie avait préparé un spaghetti et un gâteau pour dessert. Certes, le gâteau n'était pas aussi réussi que ceux de Berthe mais Pierre et Yvon s'en régalerent après avoir repris deux fois des pâtes. On eut dit qu'ils n'avaient pas mangé depuis des semaines. Amélie les observait, découragée.

La jeunesse !!

45

Claude naquit le 30 juillet. L'accouchement fut très difficile.

Yvon et Berthe faisaient les cent pas à l'extérieur de la salle d'accouchement en regardant l'horloge. Les heures s'écoulaient lentement. Finalement, après un temps qui leur parut interminable, le médecin sortit de la salle, sa tenue de chirurgien couverte de sang. Amélie avait fait une grave hémorragie.

Berthe se mit à pleurer, Yvon faillit s'évanouir. "Rassurez-vous, fit le médecin, la mère et le bébé sont vivants. Amélie est jeune, avec du repos, elle va récupérer. Présentement, elle est en salle de réveil. Vous pourrez la voir bientôt. "

À son réveil, la première personne qu'Amélie vit à son chevet fut Lucien. Il lui tenait la main : "Allô maman, lui dit-il en souriant." Amélie se mit à pleurer de joie et d'épuisement. Yvon et Berthe l'embrassèrent.

"Le petit est magnifique, s'écria Berthe.

"Un beau gros bébé, ma chérie, renchérit Yvon, tout fier de son fiston

.....

Amélie reprit vite des forces. Cependant l'apprentissage de la maternité ne fut pas simple pour elle. Avant d'accoucher, elle avait lu un ouvrage écrit par Benjamin Spock, dit "le bon docteur Spock". Cet ouvrage sur l'éducation des jeunes enfants devint la bible d'une génération de jeunes mères.

C'était un ramassis de n'importe quoi. Le bonhomme avait tout faux. Voici quelques-uns de ses principaux conseils. Ne pas prendre le bébé quand il pleure. Ne pas le bercer pour l'endormir. Ne pas lui donner de suce. Et ainsi de suite. Tout ça pour que le bébé ne prenne pas de "mauvaises habitudes".

Des conseils complètement contre nature. Hélas, comme beaucoup d'autres, Amélie crut à ces sornettes. Ce qui eut pour effet de la rendre nerveuse. Ainsi elle ne supportait pas que les grands-mères Berthe et Valéda gardent son bébé. Elles qui ne demandaient qu'à donner un coup de main.

Tant et si bien qu'entre les biberons à préparer, les couches de coton à rincer et laver (les couches jetables n'avaient pas encore été inventées), l'entretien de l'appartement, les courses à faire, les repas à préparer, Amélie s'épuisa. Au bout de quelques mois, elle se rendit compte qu'elle faisait fausse route et jeta le livre de Spock à la poubelle. Au diable les gourous de l'éducation parentale !

Les grands-mères purent enfin s'occuper du bébé. Le petit Claude s'épanouit. À neuf mois, il marchait déjà. Il était très drôle quand, assis dans sa chaise haute, il renversait son plat de purée de légumes sur sa tête.

Un jour, il fit tomber une lampe dan le salon. Le globe qui servait d'abat-jour, se brisa. Claude savait qu'il avait fait un mauvais coup. Quand ses parents, alertés par le fracas, vinrent voir ce qui se passait, le petit prit un air piteux qui valait son pesant d'or. Il était tellement mignon qu'Yvon et Amélie le prirent dans leurs bras et le couvrirent de bisous.

.....

Florida, qui allait mourir l'hiver suivant des suites d'une mauvaise chute sur un trottoir glacé, eut le plaisir de prendre son premier arrière petit-fils dans ses bras, de jouer avec lui. Une mince consolation pour Amélie qui la pleura abondamment. Avec Florida disparaissait une partie de son enfance et de son adolescence. Celle qu'elle appelait sa "deuxième maman" n'était plus.

1960 à

46

Claude avait deux ans quand Amélie et Yvon quittèrent Dorion. Ils avaient acheté une maison à Chomedey. Dans un nouveau plan d'habitations. Situé au milieu de nulle part. Toutes les maisons se ressemblaient. Elles étaient habitées par des jeunes couples qui en étaient eux aussi à leur premier achat.

Ce fut là qu'Amélie se lia d'amitié avec des voisines anglophones et qu'elle apprit à jouer au Bridge. Aussi elle apprit à coudre. François naquit le 6 janvier de la même année. Cette fois, Amélie ne fit pas d'hémorragie mais on dut provoquer l'accouchement. Sinon le bébé serait mort dans son ventre.

De retour à la maison, Amélie se tapa une dépression post-partum. Cela prit des mois avant qu'elle s'en remette complètement. Mais elle s'en remit. Après tout, dans le coin, elle n'était pas la seule à avoir des enfants en bas âge. Ses voisines aussi en avaient. Si bien qu'une habitude avait fait son apparition. Tous les matins Amélie et ses voisines prenaient le café dehors en surveillant les petits et en papotant. C'était convivial même si tout se passait en anglais.

Et puis, presque tous les dimanches, Amélie, Yvon et les deux petits allaient à Dorion, visiter les grands parents. Ils lunchaient chez les Daigneault. Ensuite, ils se rendaient chez Valéda, la mère d'Yvon. Il va sans dire que Berthe, Lucien et Valéda étaient ravis de les voir. Les deux petits étaient sûrement les enfants les plus choyés sur la planète. Ces visites hebdomadaires faisaient aussi beaucoup de bien à Amélie et Yvon.

Enfin, le jeune couple en eut assez de Chomedey. Ils vendirent leur maison et s'installèrent à Montréal, dans un vaste appartement situé dans le nouveau Bordeaux.

En fait, ce fut Amélie qui insista pour déménager. "Je n'en peux plus de vivre ici, dit-elle à Yvon.

"Je croyais que tu te plaisais ici. Tu t'entends bien avec tes voisines. Il me semble que c'est l'endroit idéal pour élever des enfants."

Amélie soupira : "Tu travailles à l'extérieur. Tu ne te rends pas compte à quel point les journées sont longues ici. J'en ai marre de vivre au milieu de nulle part."

Ce fut ainsi que le couple s'installa à Montréal. Ce fut là que Suzanne naquit le 1er mars 1964. Cette fois, Amélie avait pris un cours prénatal. Elle choisit l'accouchement naturel. Théoriquement, c'était un bon choix. Mais dans la pratique ce fut une autre paire de manches.

"Inspirez, expirez"

À la fin, Amélie regretta presque de ne pas être endormie. Mais bon, Suzanne était un beau et bon bébé. Amélie décida de l'allaiter. L'expérience dura un mois. Donner la tétée, pendant que deux enfants de 4 et 2 ans gambadaient dans le champ derrière la maison, était un tour de force. Amélie était épuisée.

Berthe vint passer quelques jours avec elle mais cela ne suffit pas. C'était l'époque où François se prenait pour Batman. Revêtu de sa cape, il se croyait invincible. Une fois, il passa par la fenêtre entr'ouverte du salon et tomba sur le gazon en avant. Berthe se précipita pour le relever.

François n'avait pas une égratignure. Cependant, il n'apprécia pas qu'on le traita en bébé. Après tout, il était Batman. Se dégageant des bras de sa grand-mère il la regarda, insulté : "T'es pas fine grand-maman."

Cet épisode cocasse mit fin à l'allaitement de Suzanne. Amélie comprit qu'il lui était impossible de continuer à donner la tétée quand sa mère repartirait pour Dorion, où Lucien et Pierre se débrouillaient tant bien que mal en attendant son retour. Berthe était indispensable. Toujours prête à aider les autres. En plus d'être une artiste et une musicienne remarquable. Mais toujours humble et douce.

47

Les années 60 furent marquées par divers événements qui changèrent le monde. Mentionnons tout d'abord le nom de René Lévesque. D'abord ministre libéral de 1961 à 1966, il quitta son parti pour fonder le Mouvement Souveraineté-Association. Puis fonda le PQ qu'il mènera au pouvoir en 1976. René Lévesque, qu'on appelait affectueusement Ti-Poil, quelles que soient les allégeances politiques, était un homme aimé.

Pendant ce temps aux États-Unis, le président John F. Kennedy était assassiné à Dallas au Texas en 1963. On ne sut jamais qui était derrière le coup. Le 6 juin 1968, c'était au tour de son frère Robert Kennedy à être assassiné. Nul doute, quelqu'un en voulait à la famille Kennedy. Mais qui ?

Quelqu'un en voulait également à Martin Luther King qui fut assassiné en avril 1968. Décidément, on jouait dur aux États-Unis. Il ne faisait pas bon vouloir changer le monde dans ce pays-là. En France, il y eut les manifs étudiantes de MAI 68. Plusieurs morts et des centaines de blessés. Au Québec, on eut Mc Gill français.

Bref, ça brassait un peu partout.

Tout de même, dans tout ce chaos, il y eut l'ouverture de l'Expo 67 à Montréal. Beaucoup de visiteurs venus du monde entier vinrent au Québec. Montréal était devenu le centre du monde.

C'était aussi l'époque de la mini-jupe. Les jambes des dames attiraient bien des regards. Celles d'Amélie aussi. Un jour, où elle était allée sur le site, un français la voyant passer devant lui, dit à son copain : "Celle-là, elle ira loin avec des jambes pareilles." Amélie en fut flattée. À l'époque, les femmes ne s'offusquaient pas de ce genre de remarques. Le mouvement MOI AUSSI ne ferait son apparition que 50 ans plus tard.

D'autres événements moins heureux, vinrent bouleverser la Province. L'avènement du Front de Libération du Québec, le FLQ, entre autres. Le FLQ fit des ravages qui culminèrent avec l'enlèvement du ministre Pierre Laporte et sa mort tragique en octobre 1970. Suite à cette mort, le PM canadien, Pierre Elliott Trudeau décréta la loi des mesures de guerre. Montréal fut envahie par des soldats ayant pour mission d'arrêter ceux et celles soupçonnés d'appuyer la cause du FLQ. Une période peu glorieuse où des innocents furent arrêtés et emprisonnés.

Les années 60 furent aussi marquées par une révolution dans les mœurs. Les jeunes ne voulaient plus vivre comme leurs parents. Balayés les principes religieux, les bondieuseries et autres balivernes. Libération des mœurs sexuelles surtout dans certains milieux dits d'avant-garde. Cinéastes, artistes et penseurs de tous ordres.

Têtes enflées ou pas, la jeune génération voulait voulaient sortir de l'obscurantisme de l'époque de Duplessis, de la religion catholique contraignante et culpabilisante. Pouvait-on les blâmer ? En tout cas, Amélie et Yvon faisaient partie de cette mouvance.

À bas les règles !!

48

À Bordeaux, le jeune couple était voisin de Bernard G et de sa famille.

Bernard, un collègue d'Yvon à l'ONF, était directeur photo sur plusieurs films à succès. Il avait l'aura de celui qui était allé filmer dans le Grand Nord, à l'île de Sable et à d'autres endroits peu fréquentés.

Pendant la grossesse d'Amélie, Bernard G. venait souvent voir Yvon, le soir après le souper. Les deux hommes discutaient cinéma. Hors, après les naissances de Suzanne, il vint voir la mère et l'enfant. Et c'est là qu'il découvrit une jeune femme svelte et jolie. Son œil exercé de caméra man s'alluma aussitôt. Sous le regard plus qu'admiratif de Bernard G., Amélie qui venait de passer presque 4 ans enceinte se sentit à nouveau belle et désirable. Elle n'avait que 24 ans après tout.

Tant et si bien que puisque les couples s'étaient donné "carte blanche", arriva ce qui devait arriver. Amélie et Bernard eurent une aventure faite de piètres rencontres à la sauvette qui se poursuivit quelques semaines. On a beau dire, on a beau faire, le marivaudage ne convient pas à tout le monde.

Quand Yvon apprit la liaison, il prit la brosse de sa vie. Lui qui ne buvait

presque pas. Amélie se sentit profondément coupable. Tant et si bien que le couple quitta Bordeaux et déménagea à Outremont. Là, Amélie et Yvon tentèrent de panser leurs plaies. Ils y parvinrent tant bien que mal.

Qu'importe, ils vécurent plusieurs années dans un splendide appartement où Yvon, mettant à profit ses talents d'illustrateur, reproduisit des illustrations d'Aubrey Beardsley sur un mur du salon et un autre dans la salle à manger. Très Art déco. C'était magnifique.

Les propriétaires, qui habitaient en bas, ne s'en plainquirent pas. Au contraire, ces fresques donnaient de la valeur au logement. Yvon acheta une voiture familiale pour trimballer les trois enfants. Amélie apprit à conduire et toute la famille alla passer des vacances à Cape Cod.

Ils firent aussi l'expérience du camping dans les Cantons de l'est. Aussitôt la tente montée, il se mit à pleuvoir sans arrêt. Avec trois jeunes enfants sous une tente, ce fut une expérience à ne pas renouveler.

Ce fut aussi l'époque où le couple devint macrobiotique. Un régime qui s'apparentait à ce que, des années plus tard, on appellerait végétalisme. Pendant les quelques mois où ils s'astreignirent à ce régime draconien, Amélie ne l'infligea pas aux enfants. Elle continua à leur préparer des sandwichs au jambon pour leurs lunchs, des hot-dogs devenus une tradition, le samedi midi. Les seules fois où elle leur servit des lentilles pour le souper furent rares.

François, l'espiègle, faisait semblant d'aimer ça : "C'est bon maman" alors qu'il fourrait ses lentilles dans un des tiroirs inutilisés de la table candienne de la salle à manger. Amélie les découvrirait séchées quand elle nettoya les fameux tiroirs.

.....

Après cette période Amélie et Yvon changèrent complètement de cap. Amélie se lança dans la fine cuisine à la française. Des sauces riches à la crème et au beurre suivaient des apéros à tous les repas. Cela ne dura pas longtemps. Au bout de quelques jours, ils avaient le foie en compote.

Tant et si bien qu'ils revinrent à un régime mixte fait de légumes cuits vapeur, d'un peu de viande, de riz etc ... Ainsi, ils reprirent leur poids santé et ne s'en portèrent que mieux. Malgré tout cela, ils ne réussirent pas à rafistoler complètement leur union. Yvon se fit une amie de cœur rencontrée à l'ONF et au bout de quelques mois quitta le domicile conjugal pour aller vivre avec sa dulcinée.

Lors de la séparation, Suzanne n'avait que 4 ans. Une séparation dont elle eut du mal à se remettre. Elle l'avouerait à sa mère des années plus tard. De toute manière, cette séparation fut déchirante de part et d'autre. Cependant l'amitié et la tendresse entre Amélie et Yvon subsistèrent. Il aurait accès aux enfants dès qu'il le désirait. Et il le désirait souvent.

Une tranche de de vie s'achevait pour Amélie. Sur un presque désastre. Une

séparation reste un traumatisme pour toute la famille. Le cocon familial était brisé. Quelles seraient les séquelles pour les enfants ? Nul ne pouvait le prédire. Mais veut veut pas, il faudrait s'y faire. Et l'on s'y fit.

49

La même année, Amélie fit la rencontre de Jacques K. Un français d'origine polonaise établi au Québec. Il était comédien et régisseur de plateau au théâtre. Commença alors une relation qui allait durer 15 ans. Une relation houleuse s'il en fut une. Jacques K. était un être complexe, instable et torturé. De plus il buvait énormément.

Jacques K. n'était pas un mauvais homme, mais il avait eu une enfance difficile en France pendant la guerre 39-45. Son père avait été fait prisonnier des Allemands et sa mère avait eu le crâne rasé par les militants de la Résistance française qui la soupçonnaient d'avoir pactisé avec les Allemands. Bref, Jacques K. n'avait pas eu une enfance douillette. Résultat : il ne s'en remettait pas.

Amélie et Jacques ne vécurent jamais ensemble. L'eurent-ils fait que leur liaison n'aurait pas duré 15 ans. De toute manière, Amélie avait ses enfants qui prenaient la plus grande place dans son cœur et dans sa vie. De plus les enfants n'aimaient pas Jacques. Une réaction normale quand on y pense.

Jacques K. avait un fils qu'il voyait de temps à autre. Bref, chacun avait sa vie et c'était beaucoup mieux comme ça. Un jour, Amélie et Jacques allèrent passer une semaine à Cape Cod avec leurs progénitures. Et bien cela n'alla pas du tout. Les enfants d'Amélie n'aimaient pas le fils de Jacques et c'était réciproque. Tant et si bien qu'ils durent abréger leurs vacances.

Amélie et Jacques K. firent plusieurs voyages ensemble. France, Grèce, Italie, Portugal, Roumanie, Israël, Mexique. À Athènes, le couple s'engueula copieusement. Ils se réconcilièrent en Roumanie où ils visitèrent le Château du Comte Dracul , un tyran sanguinaire à l'origine de la légende de Dracula.

À Venise, ils se brouillèrent. "Que c'est triste Venise au temps des amours mortes ... ". Tout le monde connaît la chanson. Il fallait le faire, se brouiller à Venise. Tout de même ils se réconcilièrent à Florence.

.....

Pendant ces 15 années Amélie ne fit pas que voyager et se chamailler avec Jacques K. Bien sûr que non. Les enfants grandissant, elle retourna aux études, décrocha un bac en Arts plastiques, puis fit une maîtrise en sémiologie.

Et bien entendu, elle divorça. Ainsi dut-elle quitter l'appartement dans le Outremont ma chère pour déménager dans un grand appartement sur la rue Champagneur situé dans le Outremont pas cher. Ce fut là que ses enfants grandirent, se firent des amis, dont quelques-uns sont restés dans leur vie.

Yvon versa une pension. Cependant Amélie dut se trouver un boulot. Ainsi, elle entra à la SRC où elle travailla pendant vingt ans. Là, elle fit la connaissance d'un journaliste scientifique dont elle s'éprit. Elle fut sa maîtresse pendant 2 ans. Le type était marié et n'avait aucune intention de se séparer.

Si bien qu'Amélie se lassa de ces rencontres furtives à l'insu de l'épouse d'Alain B. et même si leur relation battait de l'aile à l'insu de Jacques K. Ce ne fut pas facile, car elle continuait à travailler dans la même boîte. mais elle en avait plein le dos de ces amours qui la rabaissaient à ses propres yeux.

Exit Alain B.

50

Lorsque son père mourut, Amélie voyait encore Jacques K. Le couple était allé faire du ski de fond à l'Arboretum Morgan situé pas très loin de Dorion. Amélie fut prise d'une envie soudaine d'aller dire bonjour à ses parents.

Mais finalement, le jour baissait et le couple retourna à Montréal.

À son arrivée, Amélie avait un message sur le répondeur. C'était Yvon qui lui annonçait le décès de son père. "Non,non, non. C'est pas vrai !" C'était vrai. Aussitôt, Amélie et Jacques K. se rendirent chez Pierre qui habitait à l'Île Perrot avec Réséda, une femme exceptionnelle, presque une sœur pour Amélie.

Dès qu'ils furent rendus à destination, Amélie embrassa sa mère Berthe, laquelle avait vu Lucien s'effondrer dans le salon pour ne plus se relever. Berthe était encore sous le choc. Comment ne pas l'être. Son compagnon de vie n'était plus. Certes Lucien n'avait pas été parfait, mais il aimait sa famille.

Pierre et Amélie tombèrent dans les bras l'un de l'autre et pleurèrent la disparition de l'homme qu'ils avaient aimé malgré tout.

Quelques temps après Amélie rompait avec Jacques K. Leur relation était devenue toxique au point où Amélie se demandait si elle ne devenait pas complètement folle. En effet, en plus d'être alcoolique Jacques K. était un grand manipulateur. Il imputait à Amélie tout ce qui n'allait pas bien entre eux.

Exit Jacques K.

.....

Les années passèrent. Les enfants devinrent adultes. François épousa Yolaine P. fille du maestro André P. Le jeune couple eut deux enfants. Martin et Thalie. Quand Yvon et Amélie devinrent grands-parents, ils étaient fous de joie. Ensemble, ils allaient magasiner chez Toys "R" us . Ils n'y avait pas de limites aux jouets qu'ils achetèrent pour leurs petits-enfants.

Suzanne se maria beaucoup plus tard avec Luc T. Le couple file le parfait amour depuis des années. Il y a comme ça des chanceux qui gagnent à la loterie de l'amour. Amélie s'en réjouit pour eux.

Claude demeure célibataire et habite en Mauricie, en pleine forêt, où il s'est fait construire une jolie maison. Amélie et lui communiquent souvent par courriels. Il est heureux au bord de son lac. C'est tout ce qu'Amélie demande.

Que dire d'autre. Et bien ...

51

À 73 ans, Amélie se lança dans l'écriture de romans. Cela prenait un sacré culot pour entamer cette aventure. Elle se dit qu'elle ne pouvait faire plus mal que certains auteurs. Peut-être pas mieux mais pas plus mal. Neuf ans plus tard, elle écrit toujours. Des polars qu'elle publie sur le WEB.

Et ne voilà-il pas qu'elle voulut relever un nouveau défi. Celui d'écrire un récit. Des souvenirs. N'était-elle pas à l'âge de vivre un peu dans le passé. Elle avait traversé des années qui ont marqué le Québec et sa vie.

Alors pourquoi ne pas en parler.

.....

Elle a choisi de ne pas écrire au "je" pour une raison très simple. Cela permet une certaine liberté. Où est la part du vrai et où réside la part de l'imaginaire ? Au lecteur de le découvrir.

Un indice cependant.

J'ai malmené les demoiselles Aubut et je m'en excuse auprès d'elles, si elles

sont encore en vie. Ce qui m'étonnerait car elles auraient toutes deux largement dépassé 100 ans. À ma connaissance Rachel n'a jamais volé l' amoureux de Jeanne d'Arc. D'ailleurs en avait-elle un ?

Rachel m'a réellement enseigné le piano. Les petits pots de miel, c'est vrai. Jeanne d'Arc a été ma prof à l'école primaire. Elle était une bonne prof. Et pas du tout terrible. Les deux femmes ne sont pas mortes dans un incendie. Voilà.

Yvon et moi continuons à nous appeler tous les dimanches. Nous parlons de nos enfants et petits-enfants, de politique et nous remuons les souvenirs de nos longues vies. Notre amitié ne s'est jamais démentie. Quand l'un des deux partira, l'autre éprouvera beaucoup de chagrin.

Nous faisons partie des survivants d'une époque révolue mais nous demeurons très au fait de la vie actuelle. Yvon a 86 ans. Moi, 82. Toujours vivants. Du moins jusqu'à ce que la grande faucheuse vienne nous abattre.

.....

Dans ce récit, j'ai essayé d'être fidèle à l'esprit de l'époque. Et aussi juste que possible envers mon père, Lucien. Que j'ai aimé malgré ses défauts. Et qui nous aimé à sa manière. Je précise qu'en vieillissant, son caractère s'était adouci. Il est mort à 72 ans d'une crise cardiaque. Adieu papa !

Un hommage spécial à ma mère, Berthe, qui lui a survécu de plusieurs années. Elle était une femme de cœur et de lumière. Une créatrice et une

musicienne accomplie. Elle a peint, joué du piano et du violon jusqu'à ce que l' Alzheimer, cette terrible maladie, lui enlève progressivement tous ses moyens. Vers la fin, elle ne savait plus qui j'étais. Ça me crevait le coeur. Adieu maman !

Mon frère Pierre est décédé depuis une quinzaine d'années. D'une crise cardiaque, lui aussi. Nos fous rires et nos querelles d'enfants me manquent encore. Il n'était pas commode tous les jours, moi non plus. Adieu frerot. Je t'aimais.

Ma grand-mère Florida, morte à l'âge de 93 ans, était tout ce que j'ai écrit sur elle et même plus. Je l'adorais. Adieu, ma précieuse grand-maman.

Montréal, le 11 novembre 2021

Andrée Sauriol, alias Amélie Daigneault.